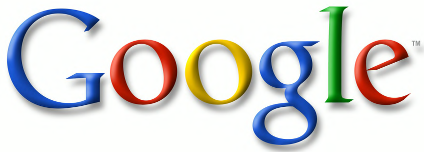
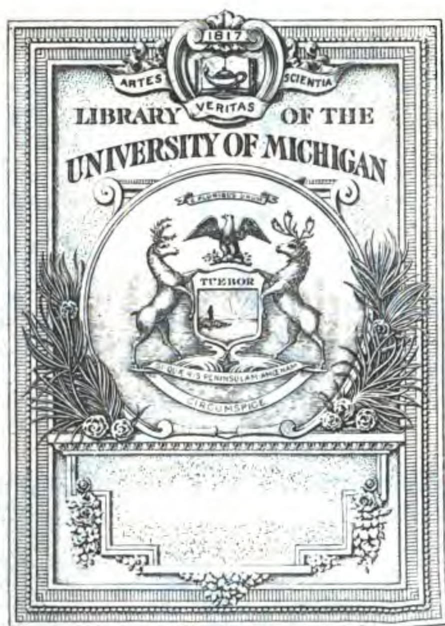



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

LÉGENDES

ET TRADITIONS HISTORIQUES

DE L'ARCHIPEL INDIEN

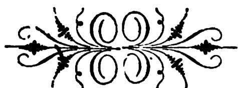
(SEDJARAT MALAYOU)

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

DU MALAIS EN FRANÇAIS

ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES

PAR L. MARCEL DEVIC



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1878



BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

XXII

LÉGENDES

ET TRADITIONS HISTORIQUES

DE L'ARCHIPEL INDIEN

Sedjarat malayou « *L'arbre malais* ». *C'est de ce dernier ouvrage qu'on trouvera ici la traduction.*

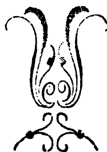
Je renvoie à un volume subséquent ce qu'il peut y avoir à dire sur le livre même. Si, comme le veut Aristote, le roman vaut mieux que l'histoire (philosophôteron kai spoudaioteron), *notre auteur mérite d'être placé fort au-dessus des historiens véridiques.*

Quant à mon propre travail, fidèle à mes précédentes habitudes de traducteur, et renonçant plus que jamais à toute prétention de style, j'ai cru devoir, à tout risque, m'astreindre à rester le plus strictement littéral qu'il m'était possible. Il ne s'agissait point, pour moi, de rehausser le mérite de l'auteur malais, mais de le prendre et de le montrer tel qu'il est. Je le voudrais meilleur écrivain, peintre plus habile, penseur plus profond. Hélas! c'est un malais, un malais que, malgré mes efforts, j'ai probablement dénaturalisé encore, beaucoup plus assurément que je ne l'eusse souhaité.

Les personnes qui ont quelque teinture des lettres malaises ne me refuseront pas leur indulgence.

Pour les notes, qui ne sont pas indiquées par des renvois dans le texte, le lecteur voudra bien s'y reporter au moyen des numéros des pages.

Toirac, 26 août 1878.





LÉGENDES
ET
TRADITIONS HISTORIQUES
DE L'ARCHIPEL INDIEN

I

Le roi Kida Hindi marie sa fille au roi Iskender Dhou'l-qarnéin, par l'intermédiaire du prophète Khidar. — Ses successeurs. — Radja Souran marche à la conquête de la Chine. — Défaite des Siamois. — Effroi du roi de Chine. — Artifice qu'il emploie pour arrêter la marche de l'ennemi. — Radja Souran fait un voyage au fond de la mer. — Le cheval marin Sembrani. — Fondation de la ville de Souran-Bidji-Nagara.

SACHEZ que dans les temps anciens, à une époque passée, l'historien a rapporté ceci :

En un temps vivait le roi Iskender, fils

du roi Darab; il tirait son origine de Roum, la Macédoine était son pays, *Dhou'l-qarnéïn* son surnom. Or, il arriva que ce prince se mit en route pour voir le soleil se lever. Il parvint aux frontières de l'Inde. Dans ce pays régnait un roi très-puissant, à qui la moitié de l'Inde était soumise; on le nommait le roi Kida Hindi. Aussitôt que le roi Kida Hindi apprit la nouvelle de l'approche du roi Iskender, il donna l'ordre à son *Perdana-mantri* (premier ministre) de rassembler les troupes et les *radjas* qui lui obéissaient. Quand tous furent réunis, il marcha à la rencontre du roi Iskender. Les deux armées s'étant rencontrées, on combattit de part et d'autre avec une extrême vivacité, ainsi qu'il est rapporté dans l'histoire d'Iskender. Kida Hindi fut vaincu et pris vivant. Iskender lui ordonna d'embrasser la Foi; Kida Hindi embrassa la Foi et entra dans la religion du prophète Abraham, l'ami de Dieu, — sur qui soit le salut! Puis le roi Iskender le fit revêtir d'un vêtement tout pareil au sien et lui ordonna de retourner dans son pays.

Le roi Kida Hindi était père d'une fille très-belle, dont on n'eût pu trouver l'égale en ce temps. Son visage avait l'éclat éblouissant du soleil et de la lune; elle était sage et avisée. On l'appelait Chehr-el-Béria. Le roi Kida Hindi prit à part son ministre et lui dit : « Sache que je t'ai appelé pour te consulter. Il s'agit de ma fille qui n'a point d'égale en ce temps parmi les filles des rois. J'ai formé le projet de la présenter au roi Iskender. Maintenant, quel est ton avis ? » Le ministre répondit : « Votre Majesté a parfaitement raison. » — « Eh bien ! reprit le roi, demain, s'il plaît à Dieu, tu iras trouver le prophète Khidar et tu lui diras toute l'affaire. »

Le lendemain donc, le ministre partit pour aller trouver le prophète Khidar. Après son départ, le roi Kida Hindi ordonna d'écrire le nom du roi Iskender sur les monnaies et sur les étendards. Arrivé auprès du prophète Khidar, le ministre lui donna le *salam*, que le prophète lui rendit en l'engageant à s'asseoir. Alors le ministre parla ainsi :

« Sachez, ô prophète de Dieu, que mon roi a pour le roi Iskender une affection si vive que je ne saurais la décrire. Il est père d'une fille qui n'a point sa pareille parmi les enfants des rois de ce monde, depuis le levant jusqu'au couchant, qui est sans égale en notre temps pour la figure, l'esprit et le naturel. Or, le désir du roi est de présenter cette princesse pour qu'elle devienne l'épouse du roi Iskender. »

Aussitôt, dit l'historien, le prophète Khidar se rendit auprès du roi Iskender et lui apprit l'affaire. Le roi Iskender accepta. A la suite de cela, le roi Iskender sortit (de son palais) et vint au lieu des audiences. Il y reçut les *radjas,* les oulémas, les pandits, les grands, les braves guerriers, rangés autour du trône royal. Derrière le prince se tenaient les serviteurs particuliers et les gens de confiance. En ce moment, le roi Kida Hindi se présente devant le roi Iskender qui était assis sur un trône d'or enrichi de pierres précieuses. A l'instant où lui même s'asseyait, le prophète Khidar se lève debout, prononce le

nom de Dieu et récite la prière à Abraham et aux prophètes anciens. Puis il lit le sermon du mariage pour le roi Iskender. Enfin, s'adressant au roi Kida Hindi, il lui parle ainsi :

« Sachez, ô roi Kida Hindi, que notre souverain ici présent, lequel a reçu de Dieu le gouvernement de ce monde du levant au couchant et du sud au nord, ayant appris que vous possédez une fille extrêmement belle, désire que vous lui accordiez votre affection et que vous lui fassiez la grâce de le prendre pour gendre, afin d'unir votre descendance à la sienne, pour qu'elles durent ensemble jusqu'au jour de la résurrection. Eh bien ! acceptez-vous ou n'acceptez-vous pas ? »

Lorsque, dit l'historien, le roi Kida Hindi eut entendu les paroles du prophète Khidar, il s'empressa de descendre de son trône, se tint debout sur le sol, rendit hommage au roi Iskender et dit :

« Sachez, ô prophète de Dieu, et vous tous ici présents, que je suis vraiment le serviteur du roi Iskender, et que tous mes

enfants sont soumis à la majesté du prince, comme moi-même. Sachez tous que je prends le prophète de Dieu, Khidar, pour mon *ouali* (patron) et le ouali de ma fille, la princesse Chehr-el-Baria. »

Quand le prophète Khidar eut entendu le roi Kida Hindi parler ainsi, il se tourna vers le roi Iskender et lui dit :

« Le mariage est par moi conclu entre la princesse Chehr-el-Baria et le roi Iskender, et la dotation (de la princesse) est fixée à trois cent mille dinars d'or. Acceptez-vous ? »

Le roi Iskender répondit : « J'accepte ».

Le prophète Khidar maria donc la fille du roi Kida Hindi avec le roi Iskender, suivant le rite d'Abraham, l'ami de Dieu, en présence des assistants que nous avons nommés. Alors tous, radjas, grands, ministres, généraux, pandits, oulémas et sages, se mirent à répandre de l'or, de l'argent, des joyaux, des pierreries, des perles et des rubis aux pieds du roi Iskender, avec une telle profusion que cet or, cet argent et ces pierres précieuses formèrent

deux ou trois monceaux devant le prince. Et toutes ces richesses furent données en aumône aux pauvres et aux malheureux.

Le soir, le roi Kida Hindi amena sa fille au roi Iskender, dans son plus riche appareil, avec tous les joyaux, héritage des nobles, ses ancêtres, dont il avait fait parer les vêtements de la princesse. Cette nuit, elle devint l'épouse du roi Iskender. Le cœur du roi fut vivement ému de sa beauté qu'on ne saurait décrire, et le lendemain, il la fit revêtir de tous les vêtements royaux et lui donna des richesses innombrables. Il fit don aussi au roi Kida Hindi et aux radjas de riches habits, tout chargés d'or et de pierres précieuses qu'on prit dans trois trésors, ouverts à cette occasion. Le roi Kida Hindi fut aussi gratifié de cent coffrets d'or pleins de joyaux, de pierreries et d'objets précieux; il reçut encore cent chevaux avec tout leur équipement fait d'or enrichi de pierres précieuses. Tous ceux qui virent ces splendeurs en furent émerveillés.

Le roi Iskender resta une dizaine de

jours. Le onzième, il partit, suivant le cérémonial des anciens temps, emmenant avec lui la princesse, fille du roi Kida Hindi. Il s'avança du côté du soleil, comme il est dit dans sa célèbre histoire, tant qu'enfin il vit le soleil se lever. Il revint alors sur ses pas, pour quitter les pays du roi Kida Hindi. Celui-ci alla à sa rencontre, chargé d'offrandes, de présents et d'objets de prix. Il se prosterna devant le prince, déposant aux pieds de Sa Majesté l'hommage de ses sentiments d'affection inexprimable. Il manifesta aussi sa tendresse pour sa fille Chehr-el-Baria, et demanda la faveur de la reprendre. Le roi Iskender autorisa la princesse à retourner chez son père. En même temps, il lui fit don de cent vêtements, de richesses en or, argent et joyaux, et d'une quantité d'objets magnifiques, en nombre incalculable. Le roi Kida Hindi exprima son profond respect. Le roi Iskender, encore une fois, lui donna cent vêtements pris parmi les siens propres.

Enfin on frappa les tambours, on sonna

de la trompette, pour annoncer le départ du roi Iskender. Le prince partit suivant le cérémonial des anciens temps. Son dessein était d'aller soumettre à sa domination les souverains qui ne lui obéissaient pas encore, ainsi qu'on le rapporte; et Dieu seul connaît la vérité.

La princesse Chehr-el-Baria, fille du roi Kida Hindi, disent les auteurs de cette histoire, était enceinte des œuvres du roi Iskender; ce prince l'ignorait, et la princesse l'ignorait elle-même. Mais un mois après son retour chez son père, elle reconnut son état parce qu'elle n'eut point ses mois. Elle en instruisit le roi son père. « Sachez, lui dit-elle, qu'il en est ainsi depuis deux lunaisons. »

A cette nouvelle, le roi Kida Hindi fut bien joyeux de voir sa fille enceinte du roi Iskender, et il lui prodigua tous les soins. Lorsque ses mois furent accomplis, la princesse mit au monde un enfant mâle. Le roi Kida Hindi nomma ce fils de prince Radja Arstoun-Chah, fils du Roi généreux, et l'aima de la plus vive affec-

tion. Le temps s'écoula, l'enfant grandit merveilleusement, et son visage reproduisit les traits de son père le roi Iskender Dhou'l-Qarneïn.

Le roi Kida Hindi demanda (pour lui) en mariage la fille du roi du Turkestan, et Radja Arstoun-Chah en eut un fils qu'il nomma Radja Aftas.

Il y avait quarante-cinq ans que le roi Iskender était retourné au pays de Macédoine, lorsque le roi Kida Hindi revint à la miséricorde de Dieu. Son petit-fils Radja Arstoun-Chah lui succéda sur le trône royal de l'Inde. Ce prince régna trois cent cinquante ans; puis il passa de ce monde périssable dans le monde éternel. Le prince Radja Aftas devint à son tour roi de l'Inde et régna cent vingt ans. A sa mort, Askaïna lui succéda et régna trois ans. Après lui, Radja Qaslas devint roi et régna douze ans. Lorsqu'il mourut, son successeur fut Radja Amtabous, qui régna treize ans. Ensuite fut roi Radja Zemzious, qui régna sept ans. Lui mort, Kharous Kaïna monta sur le trône et ré-

gna trente ans. Après sa mort, il eut pour successeur Radja Arha Sékaïna, qui régna neuf ans. Après celui-ci, Radja Koudar Zakouhon, fils de Radja Amtabous devint roi et régna soixante-dix ans. Lorsqu'il mourut, Nikabous fut roi et régna quarante ans. Lui mort, Radja Ardéchir Babégan monta sur le trône. Ce prince épousa la fille du roi Nouchirévan le Juste, roi de l'Orient et de l'Occident. Il eut de cette princesse un fils qui fut nommé Dermânous.

De prince en prince, le trône vint au petit-fils du roi Tarsi Berderâs, c'est-à-dire à Radja Zemzoua, petit-fils de Chah Tarsi, arrière-petit-fils de Radja Dermanous, arrière-arrière-petit-fils de Radja Ardéchir Babégan, fils lui-même de Radja Koudar Zakouhon, petit-fils de Radja Amtabous, arrière-petit-fils de Radja Sabour, arrière-arrière-petit-fils de Radja Aftas, fils de Radja Arstoun-Chah, fils du roi Iskender Dhou'l-Qarneïn.

Tarsi Berderâs épousa la fille de Radja Soulan, roi du pays d'Amdan-nagara.

Quelques historiens disent que ce roi Soulan descendait du roi Nouchirévan le Juste, fils de Radja Kobad Chahriar, roi de l'Orient et de l'Occident ; mais Dieu seul connaît la vérité. Quant à Radja Soulan, c'était un roi très-puissant parmi les rois de l'Hind et du Sind, qui lui étaient tous soumis ; et les rois des pays sous le vent étaient tous ses tributaires.

Radja Tarsi Berderâs eut de la fille de Radja Soulan trois fils, à savoir : Radja Hiran qui eut le gouvernement des pays de l'Inde, Radja Souran qui fut pris par son grand-père Radja Soulan pour prince royal, et Radja Pandin qui eut le gouvernement du Turkestan.

Le roi Soulan étant mort, son petit-fils Radja Souran lui succéda dans le pays d'Amdan-Nagara. Ce fut un prince puissant, plus puissant encore que son aïeul ; tous les rois de l'Orient jusqu'à l'Occident étaient ses tributaires, excepté le roi de Chine qui ne dépendait pas de lui. Or, Radja Souran forma le projet d'attaquer la Chine. Il ordonna de rassembler les

troupes. Elles se réunirent de toutes les régions du royaume en quantités innombrables. Les rois tributaires de Radja Souran arrivèrent avec leurs soldats, tous équipés. Et le nombre des gens rassemblés atteignit mille deux cents *laksas* (12,000,000).

Lorsque tout ce monde fut réuni, Radja Souran se mit en marche pour aller attaquer la Chine. Par suite de la foule immense des troupes qui s'avançaient, les forêts furent transformées en plaines nues, le sol fut agité comme par un tremblement de terre, les sommets des montagnes s'écroulèrent, les hauteurs s'aplanirent, les rochers s'éparpillèrent, les plus grosses rivières se desséchant devinrent des lits de boue; car le passage de cette armée dura deux mois entiers. Les nuits les plus sombres devenaient lumineuses comme si la pleine lune eût brillé dans un ciel pur, tant les armes jetaient d'éclat, tant scintillaient les couronnes des rois. Les roulements violents du tonnerre dans le ciel n'auraient pu s'entendre dans l'intensité

du tumulte produit par les cris des chefs, les clameurs des soldats, qui se mêlaient au bruit des éléphants et des chevaux. C'était un fracas inimaginable. Tous les pays qu'aborda le roi Souran furent vaincus et rendus tributaires.

Au bout de quelque temps, ce prince arriva près d'une ville nommé Gangga-Nagara, dont le roi se nommait Gangga-Chah Djouhan. Cette ville, était située sur une colline qui par devant semblait très-haute, et par derrière peu élevée. Son fort est maintenant sur la terre de Dinding, tout près de Peirak.

A la nouvelle de l'approche du roi Souran, le roi de Gangga fit rassembler ses troupes et fermer les portes de l'enceinte; il ordonna de placer une garde dans chaque tour et de remplir d'eau les fossés. Les soldats de Radja Souran vinrent mettre le siége devant l'enceinte; mais ceux qui en avaient la garde les repoussèrent, et ils ne purent en approcher. Voyant cela, le roi Souran s'avança monté sur un éléphant indompté. Sans s'inquiéter des

flèches lancées par les défenseurs de l'enceinte, il parvint à la porte et la frappa avec sa massue. La porte fut renversée et le roi Souran entra, suivi de ses guerriers.

Quand le roi Gangga-Chah Djouhan vit arriver le roi Souran, il saisit son arc et lui lança rapidement une flèche. La flèche atteignit au front l'éléphant du roi Souran. L'éléphant tomba sur les genoux. Radja Souran sauta vite à terre, en dégainant son sabre; d'un coup du tranchant il frappa le roi Gangga-Chah et l'atteignit à la nuque; la tête coupée roula sur le sol. Les gens de Gangga-Nagara voyant leur prince mort demandèrent l'*aman*.

Or le roi Gangga-Chah Djouhan avait une sœur, nommé la princesse Zaras Gangga. Elle était fort belle. Le prince vainqueur la prit pour femme. Puis il poursuivit sa marche.

Quelque temps après, il parvint à la ville de Ganggayou. C'était autrefois une grande ville, dont le fort de pierres noires existe encore aujourd'hui. Ce fort est à l'extrémité de la rivière Djohor. Le nom de

Ganggayou en langue siamoise signifie « trésor d'émeraudes », et l'expression siamoise que nous n'avons pas su prononcer s'est transformée en Ganggayou. Le roi de cette ville se nommait Radja Tchoulin ; c'était un prince puissant, à qui obéissaient tous les rois sous le vent.

Sur la nouvelle de l'approche de Radja Souran, il fit rassembler ses troupes et ordonna d'avertir les rois ses tributaires. Quand tous furent réunis, il se mit en marche pour repousser l'ennemi. La masse des soldats ressemblait aux flots de la mer dans son plein, les éléphants et les chevaux formaient comme des îles; les bannières et les étendards figuraient une forêt, et les queues de vache en haut des piques faisaient l'effet des fleurs du lalang.

S'étant avancée environ à quatre portées de vue, l'armée arriva au bord d'une rivière. Alors on aperçut les soldats du roi Souran formant comme une forêt. Les siamois dirent : « Pangkal », mot qui signifie rivière. Et cette rivière a été nommée la rivière Pangkal.

Les soldats de Siam en vinrent aux mains avec les soldats de Kling (Hindous); on combattit avec un tumulte inimaginable. Les hommes montés sur des éléphants poussaient leurs montures en avant, les gens à cheval faisaient mordre leurs chevaux, les archers lançaient des flèches; les soldats armés de lances en enfonçaient les pointes; ceux qui avaient des piques piquaient, et ceux qui portaient des sabres sabraient. C'était comme une pluie intense. Le bruit du tonnerre n'aurait pu se faire entendre dans le tumulte des guerriers et le bruit des armes. La poussière qui s'élevait obscurcit la clarté du jour comme dans une éclipse de soleil. Les troupent se mêlèrent dans une confusion où l'on n'eût pu distinguer les combattants; l'assaillant était assailli, tel frappait de son arme et était frappé en même temps. Parfois on atteignait un camarade. Il y avait à chaque instant bien des gens tués et blessés de part et d'autre, bien des chevaux et des éléphants égorgés; le sang répandu coulait à terre abondamment. La

poussière ayant disparu, on put voir les combattants lutter en masses si compactes, qu'ils eussent été dans l'impossibilité de reculer.

Le roi Tchoulin avec son éléphant se fraya un passage à travers l'innombrable cohue des soldats de Radja Souran; sous ses pas s'entassaient les cadavres. Une foule de guerriers hindous perdirent la vie. Les autres commençaient à céder. Voyant cela, le roi Souran, s'élança en avant à la rencontre du roi Tchoulin. Il montait un éléphant sans cornac, encore indompté, haut de huit coudées. Mais l'éléphant du roi Tchoulin était aussi très-brave. Les deux animaux s'atteignirent, et s'attaquèrent, le bruit de leur lutte était semblable au bruit de tonnerre qui fend la terre; de leurs défenses entrechoquées sortait comme un roulement d'orage qui ne finit pas. Ni l'un ni l'autre ne triomphait.

Alors le roi Tchoulin se dressa sur sa monture en brandissant un javelot. Il le lança contre le roi Souran; le javelot at-

teignit l'éléphant au côté et y pénétra profondément. Aussitôt Radja Souran décoche une flèche qui atteint Radja Tchoulin à la poitrine et traverse le dos. Ce prince tombe à terre et expire. Ses soldats voyant leur roi mort, se débandent et prennent la fuite en grand désordre, poursuivis par les Hindous qui massacrent tous ceux qu'ils peuvent atteindre.

Pénétrant dans l'enceinte de Ganggayou, les soldats hindous y firent un grand pillage; le butin fut immense. Le roi Tchoulin avait une fille extrêmement belle, nommée la princesse Onangkiou; on la présenta au roi Souran qui la prit pour épouse.

Ensuite le roi se remit en route et parvint à Témasik. Le bruit de sa marche arriva bientôt en Chine. On disait : « Voïci que le roi Souran vient avec une armée innombrable pour conquérir la Chine. Le voilà dejà à Témasik. » Cette nouvelle effraya beaucoup le roi de Chine. Il dit à ses ministres et à ses officiers :

« Que faut-il faire pour repousser ce

monde? Si le roi de Kling parvient jusqu'ici, assurément il ruinera notre pays. »

Le premier ministre répondit : « O roi du monde, je connais un moyen. — Eh bien! dit le roi, employez-le. »

Le premier ministre fit donc équiper un *pilo* (navire) et ordonna de le remplir de fines aiguilles rouillées. On prit aussi deux sortes d'arbres, des *kamsas* et des jujubiers chargés de fruits; ils furent placés sur le navire, avec la terre où ils étaient plantés. On choisit, pour être embarqués, des vieillards qui avaient perdu leurs dents. Le ministre leur donna ses instructions et les fit partir pour Témasik.

Lorsqu'ils furent parvenus en ce lieu, on annonça au roi Souran l'arrivée d'un navire venant de la Chine. « Allez, dit le prince à ses serviteurs, demander à ces étrangers, quelle distance nous sépare encore de leur pays. » Les serviteurs s'en vinrent donc interroger les gens du pilo, qui répondirent :

« A notre départ de la Chine, nous étions encore tout jeunes, à peine âgés de

douze ans, et ces arbres que voilà étaient des graines que nous avons semées. Maintenant nous voilà vieux, nos dents sont tombées ; les graines mises en terre sont devenues des arbres en fruit, et cela dans le temps que nous avons mis à venir ici. »

En même temps, ils prirent les aiguilles qu'ils avaient en quantité, et les montrant aux hindous :

« Quand nous sommes partis de Chine, dirent-ils, elles étaient grosses comme le bras. Et maintenant les voilà toutes usées (par la rouille). Telle a été la longueur de notre voyage ; nous ne saurions faire le compte des années et des mois. »

Après avoir entendu la réponse des Chinois, les Hindous coururent la rapporter au roi Souran et lui redirent toutes leurs paroles.

« Si la chose est telle qu'ils la content, dit le prince, le pays de Chine est encore bien loin. Quand y arriverons-nous ? Nous ferons bien de nous en retourner. — Le Sri Maharadja a raison, » dirent les officiers.

Le roi Souran songea : « Voici que le contenu de la terre m'est connu. Mais comment peut être le contenu de la mer ? Il faut que j'entre dans la mer pour le savoir. » Là-dessus, il convoqua les ingénieurs et les gens experts et leur ordonna de fabriquer une caisse de verre avec serrure et cordons (pour se fermer) en dedans. Les ingénieurs firent la caisse de verre telle que la désirait le roi ; ils la munirent d'une chaîne de l'or le plus pur ; puis ils la présentèrent au roi Souran, qui en fût extrêmement satisfait et les gratifia tous de riches présents.

Le prince entra dans la boite, disparut aux yeux des assistants, et ferma la porte sur lui. On porta la boite dans la mer et elle descendit au fond. Que de trésors vit le roi Souran, que de richesses, œuvres du Tout-Puissant ! La boite tomba sur une terre nommée Dîka. Le roi Souran sortit de la boite et s'avança, voyant des choses admirables. Il arriva à une ville très-grande et fortifiée. Il y entra et vit une population innombrable dont Dieu seul sait le

compte. Ce peuple, nommé Barsam, était composé d'infidèles et de croyants.

Les gens de la ville furent émerveillés de voir la figure du roi Souran et contemplèrent ses vêtements avec surprise. Ils le conduisirent à leur roi qui se nommait *Aqtab-al-Ard* (Entrailles de la terre). Ce prince demanda : « Qui est cet homme ? — Seigneur, répondit-on, c'est un étranger qui arrive a l'instant. — D'où vient-il ? — Nous n'en savons rien. »

Alors, s'adressant à Radja Souran lui-même, le roi lui demanda : « Qui êtes-vous et d'où venez-vous ? »

Radja Souran répondit : « Je viens du monde ; je suis le roi des hommes, mon nom est Radja Souran. »

Le roi Aqtab-al-Ard fut bien étonné en entendant ces paroles. « Il y a donc, dit-il, un autre monde que le nôtre ? — Ce monde, répliqua Radja Souran, contient bien des races diverses. — Gloire au Dieu Tout-Puissant ! » dit le roi plein de surprise. Puis il fit monter Radja Souran vers lui et le fit asseoir sur le trône royal.

Aqtab-al-Ard avait une fille, d'une grande beauté, nommée la princesse Mahtab-al-Bahri (Lune Marine). Il la donna en mariage au roi Souran. Ce prince demeura trois ans avec elle et en eut trois enfants mâles. En songeant à ces trois enfants, Radja Souran éprouva une vive inquiétude. Il pensait : « Que deviendront-ils sous cette terre ? ou comment ferai-je pour les en tirer ! » Il alla trouver le roi Aqtab-al-Ard et lui dit : « Si mes enfants deviennent grands, veuillez, Seigneur, me les faire conduire dans le *monde* afin que ne soit point interrompue la royauté du sultan Iskender Dhou'l-Qarneïn jusqu'à la fin des temps. » Le roi répondit : « c'est bien. »

Ensuite Radja Souran prit congé du roi pour retourner dans le monde. Le roi et l'épouse du prince versèrent des larmes abondantes. Puis le roi donna l'ordre de prendre un cheval *sembrani* mâle, nommé *Paras-al-Bahri* (Cheval Marin), qui fut donné au roi Souran. Ce prince monta sur le cheval, qui le porta hors de la mer

et s'éleva dans l'air au-dessus des flots.

Les troupes de Radja Souran aperçurent le cheval sembrani et dans son cavalier reconnurent leur roi. Aussitôt le premier ministre prit une belle jument et l'amena sur le rivage. Le cheval apercevant la jument vint à terre pour la rejoindre, et Radja Souran descendit. Puis le cheval sembrani retourna dans la mer.

Le roi Souran dit aux savants et aux ingénieurs : « Faites-moi un monument qui témoigne de mon voyage dans la mer ; car je veux que le souvenir en soit conservé jusqu'au jour de la résurrection. Ecrivez-en le récit, afin qu'il parvienne à tous mes descendants. »

Obéissant aux ordres du prince, les savants et les ingénieurs prirent une pierre sur laquelle ils tracèrent une inscription dans la langue de l'Hindoustan. Cela fait, le roi Souran réunit une quantité d'or, d'argent, de joyaux, de pierreries et d'objets précieux qu'il déposa avec la pierre. « A la fin des temps, dit-il, viendra un roi, parmi mes descendants, qui trou-

vera ces richesses. Et ce roi soumettra à sa domination tous les pays qui sont sous le vent. »

Après cela, le roi Souran retourna au pays de Kling. Là, il bâtit une très-grande ville, protégée par un mur en pierres noires, de sept assises, épais et haut de neuf brasses ; les ingénieurs le firent avec un tel art que les joints des pierres étaient invisibles, et le mur semblait fondu d'une seule pièce. La porte était d'acier enrichi d'or et de pierres précieuses.

Cette enceinte enfermait sept collines. Au centre de la ville s'étendait un étang vaste comme la mer : on n'eût pu d'une des rives apercevoir un éléphant debout sur la rive opposée. On y porta maintes variétés de poissons. En son milieu surgissait une île très-haute, toujours couverte d'une fumée de brouillards. Le roi y fit planter, en arbres fruitiers et autres et en fleurs, toutes les espèces qu'on trouve dans le monde. Rien n'y manquait. Et c'était là qu'allait le roi Souran lorsqu'il voulait se divertir.

Il fit aussi planter sur les rives de l'étang une vaste forêt où on lâcha des animaux sauvages. Et quand le roi voulait chasser ou bien prendre au lacet des éléphants, il se rendait dans cette forêt.

Lorsque la ville fut terminée, le roi la nomma Souran-Bidji-Nagara ; et cette ville existe encore dans le pays de Kling.

Enfin, si l'on voulait conter tout le reste de l'histoire de Radja Souran, elle deviendrait longue comme l'histoire de Sidi Hamza.

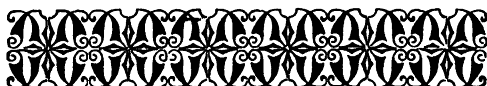
Quelque temps après, le roi eut de la princesse Ouaniang-Kiou, fille du roi Tchoulin, une fille admirablement belle, qui n'avait point sa pareille en ce temps. Son père la nomma la princesse Tchendani Ouasias. Il eut ensuite de la princesse Darigangga trois fils, Betchitram-Chah, Palidou-Tani et Nila-Manam. La princesse Tchendâni Ouasias fut demandée par Radja Hiran, qui la maria à son fils Radja Tchoulin ; Palidou-Tani, par la volonté de son père, devint roi d'Amdan-Nagara, Nila-Manam eut la royauté de Bidji-

Nagara, comme successeur du prince, et Betchitram-Chah fut Radja de Tchendou-Kani.

Betchitram-Chah se dit : « Moi qui suis l'aîné, on me donne à gouverner une ville sans importance. Il faut que je m'en aille courir le monde. » Ce prince partit donc pour courir les aventures ; il s'embarqua, emportant les insignes royaux, avec vingt navires armés en guerre. Son intention était de conquérir tous les pays du littoral marin et de les rendre tributaires.

Après avoir soumis quelques dizaines de villes, le prince était arrivé à la mer de Selbou, quand une nuit il fut assailli par un typhon violent accompagné de pluie et de tonnerre. Sa flotte fut dispersée; une partie des navires put regagner Tchendou-Kani, les autres disparurent on ne sait où.

Cette histoire est fort longue ; si nous la rapportions en son entier, nous ennuierions les auditeurs. C'est pourquoi nous négligerons ce qui n'intéresserait point les gens d'esprit.



II

Les fils du roi Souran sortent de la mer. — Merveilles sur la colline de Sagantang. — Le riz devenu or. — Sang Souperba et ses épouses lépreuses — Démang Liber Daoun, roi de Palembang, cède sa couronne à Sang Souperba. — Ambassade envoyée par le roi de Chine. — Message du Ratou de Medjapahit. — La reine de Bantan. — L'eau douce au milieu de l'eau salée. — Le serpent Sakti Mouna. — Sang Souperba devient roi de Ménangkabau.

On rapporte qu'il y avait dans la terre d'Andalas (Sumatra) une ville nommée Perlambang, dont le roi s'appelait Démang Liber Daoun, descendant du roi Soulan. La rivière portait le nom de Mouara Tatang. Perlambang est la ville actuelle de Palembang. Au bout de la rivière, il y en avait une autre nommée Malayou, et dans celle-ci s'élevait une colline appelée Sagantang Maha-Mirou.

Or, il y avait deux femmes, Ouan Ampou et Ouan Mélini, qui cultivaient sur cette colline une belle étendue de champ. Leur riz devint magnifique et le moment de la maturité approchait. Une nuit... [Mais il nous faut auparavant revenir pour un instant à l'histoire des trois fils du roi Souran, élevés par leur aïeul le roi Aqtab-al-Ard. Les trois frères grandirent et devinrent beaux de figure. Leur aïeul avait nommé l'aîné Nila-Pehlouan, le second Kisna-Pandita, et le plus jeune Nila-Outama.

Comme ces trois princes s'informaient de leur père, Radja Aqtab-al-Ard leur répondit :

« Votre père était un fils du roi Iskender Dhou'l-Qarneïn, un descendant de Soleïman (Salomon) — sur qui soit le salut! — issu de Nouchirévan le Juste, roi du levant et du couchant. Votre père a recommandé, lorsque vous seriez grands, de vous ramener dans le monde. C'est maintenant le moment d'y retourner. »

Lorsque les trois princes entendirent ces

paroles de leur aïeul, ils en éprouvèrent une vive joie. « Eh bien ! dirent-ils, faites-nous reconduire dans le monde. » Le roi Aqtab-al-Ard leur donna les insignes royaux, les fit vêtir d'habits enrichis de pierres précieuses, tels qu'ils conviennent aux fils des rois et leur mit à chacun une couronne. Ils prirent congé de leurs parents qui les embrassèrent, les larmes aux yeux. Puis le roi leur donna un bœuf blanc comme de l'argent poli, sur lequel ils montèrent et ce bœuf les emmena hors (de la mer) par la volonté du Tout-Puissant. Ils arrivèrent dans la nuit à la colline de Sagantang.

Or, cette nuit,] Ouan Ampou et Ouan Mélini de leur maison aperçurent comme un feu sur la colline. « Que signifie cette lumière éclatante? dit Ouan Ampou. Sa vue m'effraie. — Ne faisons pas de bruit, dit Ouan Mélini. C'est peut-être le bézoar du gigantesque serpent Naga. » Et les deux femmes saisies de terreur gardèrent le silence. Puis elles s'endormirent.

Quand brilla le jour, elles s'éveillèrent,

se lavèrent la figure, et Ouan Mélini dit : « Allons voir le feu qui flambait cette nuit. » Les deux femmes partent, montent sur la colline, et qu'aperçoivent-elles? Leur riz a des grains d'or, des feuilles d'argent, des tiges de chrysocale. Stupéfaites, elles s'écrient : « Voilà donc ce que nous avons vu cette nuit. Elles marchent plus avant sur la colline de Sagantang, et voici que la terre avait pris la couleur de l'or, couleur qu'elle a gardé, dit-on, jusqu'à nos jours.

Sur cette terre devenue or, Ouan Ampou et Ouan Mélini aperçoivent trois jeunes hommes au beau visage, dont l'un vêtu d'habits royaux, était monté sur un bœuf blanc comme l'argent; les deux autres se tenaient à ses côtés, armés, l'un d'une épée royale, l'autre d'une pique. Les deux femmes profondément surprises admirent l'extrême beauté des jeunes hommes, leurs formes bien proportionnées et leurs riches vêtements. « Quelle cause, pensent-elles, amène ici ces trois jeunes gens, alors que notre riz a pris des épis

d'or et des feuilles d'argent, et que la terre est devenue couleur d'or? »

S'adressant aux étrangers : « Qui êtes-vous? dirent-elles; et d'où venez-vous? Etes-vous fils des Djinns ou des Péris? Car, voilà bien longtemps que nous n'avons vu figure humaine en ce lieu. C'est une nouveauté de vous voir ici. »

Un des jeunes gens répondit : « Nous ne sommes ni du nom, ni du sang des Djinns ou des Péris, mais de la race des hommes. Nous tirons notre origine des descendants du roi Iskender Dhou'l-Qarneïn; nous sommes issus du roi Nouchirévan le Juste, roi du levant et du couchant, et du sang de Soléïman, — sur qui soit le salut! — Nos noms sont Nila-Pehlouan, Kasna-Pandita et Nila-Outama. Notre épée s'appelle Tchoura-Semandang-Kina, notre lance Lémiouar, ce sceau Kayou-Kampa; il sert à sceller les lettres envoyées aux rois. »

« Si vous êtes des descendants d'Iskender, dirent les femmes, comment vous trouvez-vous ici? »

Nila-Pehlouan leur raconta toute l'histoire du roi Iskender marié à la fille du roi Kida-Hindi, et celle du roi Souran qui pénétra dans la mer. « Quelle est, dirent les deux femmes, la preuve de votre véracité? » Ils répondirent : « Ces couronnes, bonnes femmes, marquent que nous descendons d'Iskender. Si vous doutez de notre parole, voyez l'endroit où nous sommes descendus : votre riz a pris des fruits d'or, des feuilles d'argent, des tiges de chrysocale et la terre de la colline est devenue couleur d'or. »

Ouan Ampou et Ouan Mélini crurent donc à la parole des jeunes hommes. Pleines de joie, elles les conduisirent à leur maison, le prince (aîné) chevauchant sur sa monture royale, le bœuf blanc.

Les deux femmes moissonnèrent leur riz et devinrent ainsi riches par la rencontre de ces fils de roi. Elles nommèrent le prince Sang Souperba.

Par l'effet de la volonté de Dieu, le bœuf, monture du prince, vomit de l'écume; et de cette écume sortit un homme

nommé Batla, coiffé d'un énorme turban. Ce personnage se mit à louer Sang Souperba en termes magnifiques, en le qualifiant de *Taram-bri-tri-bouana* (maître des trois mondes). C'est de ce Batla que descendent les hommes qui récitent l'histoire des anciens temps. Il maria Nila-Pehlouan et Kisna-Pandita, avec Ouan Ampou et Ouan Mélini. Sang Souperba donna pour titres à leurs descendants, savoir celui de *Ouang* aux mâles, et celui de *Dara* aux filles. De là viennent les familles des Ouang et des Dara.

Or, la nouvelle vint à Démang Liber Daoun, que Ouan Ampou et Ouan Mélini avaient découvert un prince descendu du royaume d'Indra (du ciel). Démang Liber Daoun, portant des présents riches et nombreux, vint pour le voir. Sang Souperba l'accueillit avec de grands honneurs et lui donna un vêtement. Bientôt on sut par tous pays qu'un prince de la race du roi Iskender Dhou'l-Qarneïn était descendu sur la colline de Sagantang Mahamirou, et tous les rois de tous côtés vin-

rent lui faire visite, chargés de présents ; tous furent par lui gratifiés de vêtements.

Le prince voulut se marier. Tous les rois qui avaient des filles de belle figure les lui donnèrent pour épouses. Or, chacune d'elles, quand elle avait passé une nuit avec le prince, se trouvait lépreuse au matin, pour avoir été touchée par lui. Trente-neuf épouses furent ainsi successivement délaissées par le prince, à cause de leur lèpre.

L'auteur de cette histoire dit : Le pays actuel de Palembang était autrefois fort étendu. Le roi, Démang Liber Daoun, avait une fille d'une beauté sans égale en ce temps. Elle se nommait Ouan Sendari. Sang Souperba sut cela par Ouan Ampou et Ouan Mélini. Il ne manqua pas de la demander en mariage. Démang Liber Daoun répondit : « Si la fille de votre *esclave* vous épouse, elle deviendra lépreuse. Toutefois si vous voulez faire avec votre esclave une convention, votre esclave présentera sa fille à votre souveraineté. » Démang Liber Daoun était en

cette occasion le premier qui dans son discours eût employé ces expressions *votre souveraineté (yang dipertouan)* et *votre esclave (Patek).* « Que désire mon père ? » demanda Sang Souperba.

Démang Liber Daoun reprit : « Seigneur, tous mes descendants sont prêts à devenir les esclaves de votre souveraine Majesté ; mais il faudrait qu'ils fussent convenablement traités par vos descendants. S'ils commettent une faute, quelle qu'en soit la gravité, qu'ils ne soient pas honteusement traités ni réprimandés avec des paroles mauvaises ; mais qu'on les mette à mort, si leur crime est assez grave et si la loi l'ordonne. »

« J'accepte la demande de mon père, » dit Sang Souperba, « mais je le prie de prendre un engagement. » — « Quel engagement ? » dit Démang Liber Daoun. — « C'est que vos descendants n'entreront pas en rébellion contre les miens, malgré les plus grandes injustices et la plus mauvaise conduite. — Soit ! répondit Démang Liber Daoun ; mais si vos descendants

étaient infidèles à nos conventions, mes descendants aussi s'en tiendraient quittes.
— C'est convenu », dit Sang Souperba.

Les deux princes se pretèrent serment l'un à l'autre, en disant : « Quiconque manquera au pacte, que Dieu renverse sa maison, la toiture en bas, la base des piliers en haut ! »

Voilà pourquoi, grâce à Dieu, aucun roi Malayou ne déshonore son serviteur malayou, eût-il commis une faute très-grave, ne le fait ni enchaîner ni pendre et ne le réprimande pas avec des paroles mauvaises. Et si un roi déshonorait un serviteur malayou, ce serait le signe de la ruine de son pays. Grâce à Dieu aussi, jamais enfant de Malayou ne fut traître ou rebelle envers son roi, alors même que la conduite du prince arrivât à l'oppression et à la tyrannie.

Après la conclusion de ce pacte, Démang Liber Daoun présenta sa fille Ouan Sendari à Sang Souperba, puis il regagna son pays. Sang Souperba épousa la princesse et passa la nuit avec elle. Quand revint le

jour, il la regarda et vit qu'elle n'était point devenue lépreuse. Rempli de joie, il fit porter cette nouvelle à Démang Liber Daoun, qui se hâta d'accourir, et trouva sa fille en parfaite santé. Non moins joyeux, il dit à Sang Souperba : « Il serait bien que votre Majesté fit visite au logis de son esclave. » Le prince repondit : « Fort bien. »

Sang Souperba et son épouse partirent donc pour Palembang.

Démang Liber Daoun fit des préparatifs pour (la cérémonie du) bain de son gendre. Il ordonna d'élever une maison de bains de sept degrés avec cinq toits magnifiques ; ce fut l'œuvre de Batla. Ensuite il commença la cérémonie des *veilles*. Pendant quarante jours et quarante nuits, on mangea, on but, on se réjouit, radjas, ministres, *sida-sida* (gardes du corps) porte-enseignes, officiers et sujets. Les instruments de musique résonnaient avec un bruit inimaginable. Bien des buffles, des bœufs et des brebis furent immolés. Le riz cuit s'amoncelait en éminences, l'eau qui bouillait formait un océan, et les tê-

tes de buffles et de bœufs en étaient les îles.

Au bout des quarante jours et des quarante nuits, on porta l'eau du bain en cérémonie, au son des instruments de musique, dans des vases d'or enrichis de pierres précieuses. Sang Souperba et son épouse firent sept fois le tour de la maison de bain; puis ils y furent baignés par les soins de Batla. Après le bain, Sang Souperba revêtit un habillement complet, et un peu après les vêtements nommés *Derapat-dermani*, tandis que la princesse prenait un vêtement *Bourou-Damani*. Enfin ils mirent tous deux les vêtements royaux, puis ils s'assirent sur un siége d'or, sur le trône royal.

En ce moment on frappa le tambour royal, et les ministres et officiers présentèrent leurs hommages au prince. Le riz du repas fut apporté; les époux mangèrent. Après quoi Batla mit des pendants aux oreilles du prince et de la prineesse.

Sang Souperba devint alors roi de Palembang, et Démang Liber Daoun fut le le *Mangkoboumi* (premier ministre).

Un jour, sur la rivière de Palembang on vit flotter une grande masse d'écume ; et dans cette écume apparut une petite fille d'une grande beauté. On apprit cette nouvelle à Sang Souperba, qui ordonna de recueillir l'enfant. Il la nomma Tound-jang-Bouyéh (née de l'écume), l'adopta pour sa fille, et l'aima d'une vive affection.

De son union avec Ouan Sendari, Sang Souperba eut avec le temps quatre enfants, deux filles fort belles, la princesse Sri Dioui et la princesse Tchandra Dioui, et deux garçons, Sang Maniaka et Sang Nila-Outama.

Cependant le bruit se répandit par tout pays, dans le monde, que des descendants du roi Iskender Dhou'l-Qarneïn, de race hindoue, venus sur la colline de Sagantang Mahamirou, se trouvaient maintenant à Palembang. Cette nouvelle qui surprit les rois parvint aussi aux pays de Chine, et le roi de Chine dépêcha dix *pilos* (navires) à Palembang pour demander à Sang Souperba une de ses filles en mariage. Ces navires portaient trois *bharas* d'or, des

pierres admirablement travaillées en Chine, avec cent hommes et cent femmes, et aussi le fils d'un mandarin militaire. Tout cela devait être présenté à Sang Souperba comme présents du roi de Chine.

Lorsqu'ils furent arrivés à Palembang, la lettre du roi de Chine fut portée suivant le cérémonial au Balérong (salle d'audience). L'interprète reçut l'ordre d'en donner lecture, et lorsque Sang Souperba en eut ouï le contenu, ce prince tint conseil avec les ministres. « Convient-il ou non, dit-il, que nous donnions notre fille ? » Les ministres répondirent : « Si la fille est refusée, ce sera peut-être la cause de la ruine de ce pays. Si vous acceptez pour gendre le roi de Chine, quel roi plus puissant pourrait-on trouver ? Ce prince est un grand monarque, lui aussi, et d'une haute lignée. Dans ce monde existe-t-il un pays plus vaste que la Chine ? » — « S'il en est ainsi, reprit Sang Souperba, il est bien que nous donnions notre fille, pour conclure l'union des rois Malayou avec les rois de Chine. »

La fille aînée du prince, convenablement parée, fut donc remise à l'ambassadeur chinois. Le prince imprima la marque de son sceau sur un papier qu'il donna à l'ambassadeur, en disant : « Ce sceau s'appelle *Tchapa-Kampa*. Dans la suite des temps, lorsque nos descendants échangeront des messages avec les descendants du roi de Chine, l'empreinte de ce sceau sera une marque certaine que le message vient bien du roi Malayou ; si elle manque, que le message soit refusé. »

L'envoyé du roi de Chine fut très-satisfait. D'autre part, le fils du mandarin chinois, qui était d'un bel extérieur, avait plu à Sang-Souperba et s'était lui-même beaucoup attaché au prince. Il fut laissé à Palembang pour s'y marier avec la princesse Toundjang-Bouyeh.

L'ambassadeur chinois dit au roi : « Permettez-moi, seigneur, de garder un des navires. — Oui, » dit le prince. Alors l'ambassadeur prit congé de Sa Majesté, qui le gratifia d'un vêtement complet ; puis il s'embarqua et revint en Chine.

Le roi de Chine eut grande joie d'avoir obtenu la fille du roi venu de la colline de Sagantang. Il la reçut avec de grands honneurs et l'épousa. Il en eut des enfants, et c'est de la lignée de ces deux époux que descendent les rois de Chine jusqu'à nos jours.

Après avoir un temps demeuré à Palembang, Sang Souperba conçut le dessein de voir la mer. Il convoqua Démang Liber Daoun et les grands; et lorsqu'ils furent en sa présence, le prince s'adressant à Démang Liber Daoun, lui dit : « Quel est le sentiment de mon père? Je voudrais me donner le plaisir de voir la mer, pour chercher un lieu convenable à la fondation d'une ville. »

Le ministre répondit : « C'est bien, seigneur; mais, si vous partez, je vous suivrai; car je ne puis me séparer de Sa Majesté. » — « En ce cas, dit le prince, que mon père fasse les préparatifs »

Démang Liber Daoun s'inclina; puis il alla rassembler les gens nécessaires à l'équipement des *Prahos* (navires). Quand

tout fut prêt, le ministre dit à son frère cadet, qu'il laissait à Palembang : « Reste pour protéger le pays. Pour moi, je veux accompagner le souverain et le suivre partout où il portera ses pas. » — « C'est bien, dit le frère, je ne manquerai point à tes recommandations. »

Quelques traditions rapportent que le fils du mandarin chinois, marié à la princesse Toundjang-Bouyeh, fut nommé par Sang Souperba roi du pays de Palembang, du côté de la terre. Les Chinois restés à Palembang lui furent soumis. C'est de lui que sont descendus les rois de Palembang jusqu'à ce jour. Le frère de Démang Liber Daoun eut sous ses ordres le pays (du côté opposé) en allant vers la côte.

Sang Souperba se mit en route. Il montait un *landjap* (embarcation) d'or, et la reine un landjap d'argent. Démang Liber Daoun, les ministres, les gardes du corps, les hérauts, les *houloubalangs* (chefs militaires) avaient chacun leur embarcation. Les prahos étaient en quantité innombrable ; les mâts semblaient comme une forêt,

les étendards et les parasols royaux comme une procession de nuages; la mer était encombrée de la foule des navires montés par les gens qui accompagnaient le prince.

Après être sortie du port de Palembang, la flotte navigua durant six jours et six nuits vers le sud et arriva à Tandjong-Poura. Le roi de cette ville vint à leur rencontre, en grande cérémonie, fit entrer le prince dans la ville, l'assit sur un trône royal et le traita parfaitement.

Sur ces entrefaites, on sut à Medjapahit que le roi descendu de la colline de Sagantang était à Tandjong-Poura. Le *Batara* (souverain) de Medjapahit se mit en route pour visiter Sang Souperba. A cette époque, le *Ratou* de Medjapahit était un grand roi de noble lignée, descendant, dit une tradition, de Poutra Samara Nangaret. A son arrivée à Tandjong-Poura, Sang Souperba lui fit un accueil brillant et le prit pour gendre en lui donnant en mariage la princesse Tchendra Dioui, sœur cadette de la princesse envoyée en Chine. Le Batara marié retourna à Med-

japahit, et c'est de lui que vient la succession des rois de ce pays.

Après quelques temps de séjour à Tandjong-Poura, Sang Souperba songea à partir pour rechercher un lieu propre à la fondation d'une ville. Il maria son fils Sang Maniaka à la fille du radja de Tandjong-Poura, le nomma lui-même radja dans cette ville et lui donna une couronne enrichie de pierres précieuses, œuvre de grande valeur. Enfin il partit suivi de tous ceux qui l'avaient accompagné. Sorti de Tandjong-Poura, une navigation de quelques jours l'amena au détroit. « Quelle est cette montagne? » demanda le prince. — « La montagne de Lingga, » répondit le pilote. Le landjap du prince passa au détroit de Sambou.

Or, la nouvelle fut portée à Bantan : « Le roi venu de la colline de Sagantang, de la lignée d'Iskender Dhou'l-Qarneïn, arrive, disait-on. Le voilà maintenant au détroit de Sambou. » Le souverain de Bantan était alors une femme, Permisouri Iskender-Chah. Son mari était mort. Elle

avait une fille d'une beauté sans égale, nommée Ouan Sri Bani. C'était d'ailleurs une grande souveraine en ce temps. C'est elle qui alla au pays de Siam. La première parmi les princes elle fit usage du *noubat* (tambour pour proclamer les ordres), usage qu'imitèrent depuis les rois de sous le vent.

Lorsque la reine Iskender-Chah sut la nouvelle, elle dit à ses premiers ministres Indra-Boupala et Ari-Boupala : « Allez au-devant de Sang Souperba. » La flotte de Bantan se composait alors de quatre cents voiles. « Si le prince est âgé, dit la reine, dites-lui : « Ta sœur cadette te présente ses hommages ». Si c'est un jeune homme, dites-lui : « Ta sœur aînée te salue. » Si c'est un enfant, dites-lui : « Ta mère te salue. »

Indra-Boupala et Ari-Boupala partirent. De Tandjong-Rangas au détroit de Sambou, ce fut une succession ininterrompue de prahos chargés des gens qui allaient au-devant du roi. Quand ils eurent atteint les prahos de Sang Souperba, les deux minis-

tres dirent au prince : « Votre sœur aînée vous salue et vous invite à la visiter. »

Sang Souperba partit pour Bantan, y arriva et entra dans la ville. La reine avait pensé que le prince la prendrait pour épouse. Mais, le voyant jeune, elle le prit pour frère, l'aima d'une vive affection et le combla d'honneurs. Elle reçut pour gendre Sang Nila-Outama, fils de Sang Souperba, le maria à sa fille Ouan Sri Bani, et, au son du noubat, le fit proclamer roi à sa place. Sang Souperba donna à son fils une couronne royale dont l'or disparaissait presque sous l'abondance des incrustations de perles, de rubis et de topazes. Il lui donna aussi un sceau royal tout à fait pareil à son Tchapa-Kampa.

Puis il prit congé de la reine Iskender-Chah afin de chercher un lieu propre à l'établissement d'une ville sur une grande terre; il ne pouvait demeurer à Bantan avec Nila-Outama, car l'île de Bantan était petite. Démang Liber Daoun y resta, à cause de sa grande affection pour Nila-Outama, son petit-fils.

Parti de Bantan, Sang Souperba navigua jour et nuit; il toucha à Roukou, se remit en mer et arriva à Houdjang-Tanah-Balang. Il vit là une vaste embouchure de rivière. « Quel est, dit-il au pilote, le nom de cette rivière? » — « C'est, dit le pilote, la rivière de Kouantan, et la population y est nombreuse. » — « Allons! reprit le prince, remontons-en le cours. »

Or, on manquait d'eau (douce), et il n'y avait pas d'endroit d'où l'on en put tirer. Sang Souperba fit faire un rond de rotins, de la dimension d'un grand bouclier, qu'on descendit dans la mer; et le prince, entrant dans un *sampan* (canot), plongea son pied dans l'eau salée au milieu du rond de rotins. Par la volonté du Tout-Puissant et par l'effet de la bénédiction attachée au descendant du roi Iskender Dhou'l-Qarneïn, l'eau salée devint de l'eau douce; et l'on en remplit tous les récipients. Depuis cette époque, l'eau est douce et non salée vis-à-vis la rivière de Sapat.

Ensuite Sang Souperba remonta vers Kouantan jusqu'au bout. Les gens de Mé-

nangkabau étaient émerveillés de la belle figure du prince et de sa couronne qui scintillait. Ils demandèrent aux gens de sa suite : « Qui êtes-vous? Qui est ce roi? Quelle est sa race? Comme il est magnifiquement vêtu! » Les compagnons du prince répondirent : « Notre roi se nomme Sang Souperba; il est de la lignée du roi Iskender Dhou'l-Qarneïn. Il est descendu sur la colline de Sagantang Mahamirou. » Puis ils contèrent toutes les circonstances des aventures du prince.

Après avoir ouï ce récit, les grands de Ménangkabau tinrent conseil, disant : « S'il en est ainsi, nous ferons bien de le prendre pour roi, puisque nous n'en avons pas. » Mais les plus âgés d'entre eux répliquèrent : « Faisons d'abord une épreuve. Voyons si ce prince tuera le serpent Sakti-Mouna qui détruit nos récoltes. Alors nous le ferons roi. »

Les grands allèrent donc au prince et lui dirent : « L'arrivée de Votre Majesté en ce pays nous a transportés de joie. Mais, seigneur, il y a ici un serpent énorme, qui,

lorsque nous avons cultivé et quand notre riz arrive à maturité, vient et détruit notre récolte. Ce serait une faveur de votre part, si vous vouliez bien le tuer. Car nous, nous ne pouvons en venir à bout. Plusieurs l'ont frappé du tranchant ou de la pointe; il n'en est point mort, et n'a pas même été blessé. » Sang Souperba répondit : « C'est bien. Montrez-moi où se tient le serpent. »

Il y avait un des officiers du prince qui se nommait Permaskou Membang; c'est à lui que Sang Souperba donna l'ordre de tuer le serpent, en lui faisant la faveur de lui confier l'épée *Tchoura-Sémandang-Kina*. L'officier partit. Lorsqu'il parvint près du repaire de l'animal, le serpent flaira l'odeur de l'homme et commença à se dérouler. Permaskou Membang l'aperçut formant avec ses anneaux comme un gros monticule (de fourmis blanches). A la vue de l'homme, le reptile se mit en mouvement. A l'instant même, Permaskou Membang le coupa en trois tronçons. Le serpent était mort.

L'officier revint au roi, lui apprit la fin du serpent et rendit l'épée. Le prince joyeux le combla d'éloges et lui fit don d'un vêtement tel qu'en portent les fils des rois. Mais l'épée Tchoura-Sémandang-Kina avait cent quatre-vingt-dix brèches.

Les habitants de Kouantan firent Sang Souperba roi. Il s'établit dans ce pays et devint souverain de Ménangkabau. De sa lignée proviennent les rois de Pagar-Rouyong qui se sont succédé jusqu'à nous.

C'est Dieu qui sait la vérité. Il est notre recours et notre refuge.





III

Nila-Outama, fils de Sang Souperba, va de Bantan à Tandjong-Bamban. — La couronne royale jetée à la mer. — Le lion. — Fondation de Singapoura.

Nous allons parler maintenant de Nila-Outama, resté à Bantan et marié à Ouan Sri-Bini, fille du roi de cette ville. Les deux époux s'aimaient tendrement. Un jour Sang Nila-Outama conçut le dessein d'aller en partie de plaisir à Tandjong-Bamban avec la princesse son épouse. Il demanda l'assentiment de la reine-mère Permisouri Iskender-Chah.

La reine répondit : « Quelle raison pousse mon fils à s'en aller courir par là ? N'y a-t-il pas des cerfs et des gazelles dans ses parcs ? des porcs-épics dans ses cages ? toute sorte de poissons et de mollusques

dans les étangs? toute espèce de fleurs et de fruits dans les jardins? Pourquoi donc mon fils veut-il aller s'amuser au loin? »

« Tous les cours d'eau de Bantan, répondit Sang Nila-Outama, ont cessé d'être pour moi des lieux d'amusement. Ce Tandjong-Bamban est, dit on, un endroit fort agréable; voilà pourquoi j'y voudrais aller. Si cela ne m'est point permis, assis je mourrai, debout je mourrai, de toute façon je mourrai. »

Après avoir été retenu quelque temps par la reine, le prince demanda de nouveau la permission de partir. La reine dit : « Plutôt que de mourir par suite de mon refus, il vaut mieux que mon fils fasse son voyage. » Elle ordonna donc à Indra-Boupala et à Ari-Boupala d'en faire les préparatifs. Quand tout fut prêt, Sang Nila-Outama partit avec sa royale épouse. Les embarcations étaient conduites à la rame, celle du roi était un bateau à trois mâts, avec un salon de repos muni d'une moustiquaire dans la dunette, et de ce qui est nécessaire pour le bain et pour la cuisine.

D'innombrables prahos accompagnaient.

Arrivé à Tandjong-Bamban, le prince descendit sur la plage pour s'amuser. La princesse descendit aussi avec les épouses des Grands et des Orang-Kaya (riches), pour s'amuser sur le sable à ramasser des coquillages. Elle s'assit à l'ombre d'un pandanus, entourée des épouses des Grands, se plaisant à regarder les dames d'honneur qui s'amusaient chacune à sa fantaisie : elles recueillaient les unes des *sipout* (bivalves), les autres des *kouping* (univalves); celles-ci prenaient des crabes, celles-là des *loukan;* d'autres ramassaient des éponges, des algues bonnes à manger, des feuilles de végétaux propres à servir d'assaisonnement. Toutes étaient enchantées. Il y en avait qui faisaient collection de fleurs pour orner la tête, chacune suivant ses goûts. D'autres enfin gambadaient, se poursuivaient, s'empêtraient, trébuchaient, tombaient à la renverse dans l'excès de leur plaisir.

De son côté, Sang Nila-Outama chassait avec ses ministres, ses officiers et ses gens.

On voyait beaucoup de gibier, tant qu'enfin un cerf passa devant le prince, qui le piqua avec sa lance et l'atteignit au dos. Le cerf continuait à courir ; le prince le poursuivit, le blessa une seconde fois, lui perça le flanc et le tua.

Sang Nila-Outama était arrivé près d'une roche très-élevée. Il monta sur cette roche et jeta les yeux sur le rivage opposé. Il y vit une plage de sable, blanche comme du linge étendu. « Quelle est cette terre que nous apercevons ? » demanda-t-il. « C'est, dit Indra Boupala, la pointe du continent, nommé Témasak. » — « Allons-y, » dit le prince. Et le ministre répondit : « A la volonté de Monseigneur. »

Sang Nila-Outama remonta sur son praho, pour traverser le détroit. Arrivés au milieu, une tempête les assaillit et l'embarcation fit eau. On se mit à vider l'eau ; mais elle ne diminuait point. Le capitaine du navire ordonna de jeter les bagages à la mer ; on en jeta beaucoup, il n'en resta qu'une petite quantité, et le navire se rapprocha de la baie Balanga. Mais

l'eau l'envahissait de plus en plus; tout ce qui restait fut jeté par dessus bord, sauf la couronne qui fut encore laissée. Cependant le navire ne se relevait pas.

Alors le capitaine dit au prince : « Monseigneur, à mon sentiment, cette couronne est la cause qui empêche le navire de flotter ; car on a jeté tout le reste. Si on ne la jette pas, il n'y aura pas moyen de le relever, tous nos efforts seront vains. » — « Eh bien! dit le prince, qu'on jette la couronne! » Et la couronne fut jetée.

Enfin la tempête s'apaise, le navire se relève, les rameurs le poussent à terre, l'amènent au rivage où ils l'attachent. Sang Nila-Outama débarque avec ses gens, qui s'amusent à prendre des coquillages. Ensuite le prince s'avance vers l'intérieur, se promenant dans la plaine qui borde l'embouchure de la rivière de Témasak.

Et voilà que tous aperçoivent un animal très-alerte, au corps fauve, à la tête noire, au poitrail blanc, d'une allure qui marquait la vivacité et la vigueur. Sa taille dépassait un peu celle d'un bouc parvenu

à tout son développement. A la vue de tout ce monde, l'animal s'enfonce dans l'intérieur et disparaît. « Quelle est cette bête ? » demanda le prince aux gens qui l'entouraient. Personne ne put répondre. Mais Démang Liber Daoun dit : « Monseigneur, j'ai entendu dire que tel est l'aspect du lion. Ce lieu est bon, puisqu'il s'y trouve un animal aussi vaillant. »

Alors Sang Nila-Outama dit à Indra-Boupala : « Allez, retournez dire à la reine, notre mère, que nous ne reviendrons pas. Si elle a pour nous de l'affection, qu'elle nous donne des hommes, des éléphants et des chevaux pour fonder une ville ici, à Témasak. »

Indra-Boupala repartit. Arrivé à Bantan, il se présenta devant la reine Iskender-Chah et lui fit rapport des paroles du prince. La reine dit : « C'est bien, ce que désire mon fils, il l'aura. » Et elle lui envoya des hommes, des éléphants et des chevaux en quantité innombrable.

Sang Nila-Outama éleva donc une ville à Témasak, et la nomma *Singapoura* (ville

du lion). Ses ordonnances furent proclamées au son du tambour. Batla fit lecture de la proclamation et donna au prince le titre de *Sri-Tri-Bouana* (souverain des trois mondes).

Après quelques années de règne à Singapoura, Sri-Tri-Bouana eut deux fils beaux et bien faits ; l'aîné nommé Radja Ketchil-Bessar, le cadet Radja Ketchil-Mouda. La reine Iskender-Chah étant morte, ainsi que Démang Liber-Daoun, le fils de celui-ci fut proclamé roi à Bantan avec le titre de Toun Talani, et ses descendants ont gardé le titre de Talani de Bantan.

Toute personne qui, dans le *Balérong* (salle d'audience), a part à leur riz et à leur bétel, est revêtu de l'écharpe *tétampan*.

La ville de Singapoura devint grande, et les marchands étrangers y vinrent en foule, et son port fut très-fréquenté.

Dieu sait le mieux la vérité. Il est notre aide et notre refuge.





IV

Mariage du prince royal de Singapoura avec la fille du roi Bidji-Nagara. — Radja Ketchil-Mouda, premier *bandhara*. — Ordre de préséance parmi les hauts fonctionnaires et les officiers de la cour à Singapoura.

Nous allons parler d'un roi du pays de l'Inde, nommé Adia Ouarnama Radja Moudéliar, de la lignée du roi Souran ; ce prince régnait sur la ville de Bidji-Nagara. Il eut un fils nommé Djambouka Rama Moudéliar, qui, à sa mort, devint son successeur. Djambouka Rama Moudéliar eut une fille d'une beauté parfaite appelée Nila Pantchadi. La renommée des charmes de la princesse s'étant répandue par tous pays, bien des dizaines de radjas vinrent la demander en mariage ; mais le roi son père ne les accepta point. « Notre illustre origine, disait-il, ne nous permet pas de

la marier à ces princes du commun. Cela ne serait pas convenable. »

Or le bruit de la beauté de la princesse Nila Pantchadi, fille du roi indien, parvint à Singapoura. Sur quoi, Sri-tri-Bouana donna l'ordre à Maha Indra Boupala d'aller en ambassade aux pays de l'Inde pour demander la jeune princesse comme épouse pour son fils Radja Ketchil-Bessar. Maha Indra Boupala et Maha Indra Bidjaya s'embarquèrent donc pour l'Inde, emmenant plusieurs navires.

A leur arrivée à Bidji-Nagara, le roi Djambouka Rama Moudéliar donna l'ordre d'aller recevoir la missive avec les présents, suivant le cérémonial des grands rois, en la portant en pompe autour de la ville. Lorsqu'elle arriva devant lui, il la fit lire par l'interprète. Il fut très-satisfait du contenu et dit aux deux envoyés : « J'acquiesce volontiers au désir de mon frère. Mais que mon frère ne prenne pas la peine de nous envoyer ici son fils. Nous enverrons nous-même notre fille à Singapoura. »

Maha Indra Boupala et Maha Indra Bidjaya demandèrent congé pour repartir. Le roi leur donna une lettre et des présents pour le roi de Singapoura ; ils se rembarquèrent, et quelque temps de navigation les ramena de l'Inde en leurs pays. Sri-Tri-Bouana fit porter la missive en cérémonie suivant le cérémonial des grands rois ; et quand elle parvint à la salle d'audience, le héraut la reçut et la présenta au prince qui ordonna d'en donner lecture. Le contenu de cette missive fit plaisir au roi ; et lorsque Indra Boupala lui eut rapporté les paroles du roi Djambouka Rama Moudéliar, sa satisfaction en fut encore accrue.

A la mousson suivante, le roi Djambouka Rama Moudéliar fit équiper des navires pour emmener la princesse Nila Pantchadi sa fille, sous la conduite de quarante officiers ayant à leur tête Nina Marikara Ampama. La princesse s'embarqua avec cinq cents suivantes, et les officiers naviguèrent avec un grand nombre de navires, de *Sambouqs* et de *Batils*. Parvenus à Singapoura, ils furent reçus par Sri-Tri-

Bouana à la pointe de Berouasa et conduits à la ville avec tous les honneurs.

Le roi commença les cérémonies du mariage de son fils avec la jeune princesse. Les veilles durèrent trois mois. Enfin, quand fut venu un moment favorable, le prince Radja Ketchil-Bessar et la princesse Nila Pantchadi furent mariés par Batla. En même temps on maria Radja Ketchil-Mouda avec une petite-fille de Démang Liber Daoun.

Les noces finies, Nina Marikara Ampama et les officiers hindous prirent congé pour s'en retourner. Sri-Tri-Bouana gratifia chacun d'eux d'un vêtement. La lettre et les présents (destinés au roi hindou) furent portés en cérémonie au navire, et les ambassadeurs repartirent pour leur pays.

Quelque temps après, Sri-Tri-Bouana mourut. Il fut enterré sur la colline de Singapoura. Son fils aîné Radja Ketchil-Bessar lui succéda. Ce prince reçut le titre de Padouka Sri Pékrama-Ouira. Il prit son frère cadet Radja Ketchil-Mouda

pour *bandhara* (trésorier), avec le titre de Toun Parapatih Permouka Berdjadjar. Ce fut le premier Bandhara. Quand le roi ne donnait pas audience, c'était son frère qui recevait à sa place dans le balérong. Dans ces occasions, le Bandhara ne descendait pas de son siége pour recevoir les princes royaux, excepté pour le prince héritier présomptif du trône. Quand il se présentait lui-même devant le roi, à l'audience, le lieu où il devait s'asseoir était tendu de tapis. Lorsque le roi (l'audience terminée) rentrait, le Bandhara s'en retournait accompagné par les Grands et les Orang-Kaya jusqu'à sa maison.

Démang Liber Daoun avait laissé un petit-fils ; le roi le créa premier ministre *(Ferdana Mantri)* et lui donna le titre de Toun Parapatih Permouka Ségalar. Sa place était vis à vis du Bandhara. Au premier rang au-dessous du Bandhara se plaçait le Panghoulou Bendahari dont le titre était Toun Djana Bouka Dendang. Ensuite venait le grand *Houloubalang* (chef des officiers militaires), nommé Toun

Tampourong Kamératak; puis les ministres, les Orang-Kaya, les officiers militaires, les sida-sida, les porte-étendards, et les officiers, chacun suivant son rang. Telle était la coutume autrefois.

Les années eurent leur cours. Padouka Sri Pékrama-Ouira vécut avec la princesse Nila Pantchadi, dans les relations les plus tendres. Ils eurent un fils que l'on appelait Radja Mouda (le jeune roi). Singapoura devint une grande ville, et le bruit de sa puissance se répandit dans tout l'univers.

Dieu sait le mieux la vérité ; il est notre aide et notre refuge.





V

Le royaume de Medjapahit. — Singulier présent envoyé au roi de Singapoura. — Réponse de ce prince. — Guerre entre les deux Etats.

Nous allons parler du Batara de Medjapahit. De la fille du roi de la colline de Sagantang ce prince eut deux fils : l'aîné, Raden Inou-Marta-Ouangsa, fut fait radja à Medjapahit ; le second, Raden Amas-Pamari, devint aussi radja à Medjapahit ; car le pays était vaste. A la mort du père, l'aîné lui succéda comme batara. Son royaume était extrêmement étendu en ce temps-là ; toute la terre de Java lui était soumise, et les radjas de Nousa-Tamara étaient même en partie ses tributaires.

Lorsque ce prince entendit parler de la grandeur de Singapoura, dont le roi, qui

était son cousin germain, ne lui rendait point hommage, il envoya lui-même un ambassadeur à Singapoura, avec un présent qui consistait en un copeau de bois long de sept brasses, levé à la doloire d'un seul coup, mince comme une feuille de papier, enroulé comme un *sobang*.

L'ambassadeur, embarqué pour Singapoura, arriva dans cette ville. Padouka Sri-Pekrama-Ouira donna l'ordre de le recevoir; l'envoyé vint devant le roi et lui présenta la lettre de son souverain et le présent. Le prince ordonna au *Khatib* de donner lecture du message. Il était ainsi conçu : « Que mon noble jeune frère voie (par ce copeau) l'habileté des artisans de Java. Ya-t-il à Singapoura des ouvriers aussi experts ? »

Le prince fit ouvrir (le paquet) et vit le copeau enroulé en forme de sobang. Il sourit, interprétant ce que voulait dire le Batara de Medjapahit. « Le Batara, dit-il, nous refuse la qualité d'homme en nous donnant ce sobang (destiné à parer l'oreille d'une femme). » — « En aucune fa-

çon, répondit le messager. Votre noble frère aîné prétend vous demander seulement : Avez-vous à la cour un artisan capable de rouler un copeau comme cela ? »

A cette réponse de l'ambassadeur, Padouka Sri Pekrama-Ouira répliqua : « Nous avons ici un homme bien autrement habile. » Ce disant, il fit appeler Paouang Bantan, ouvrier expert. L'homme venu, le prince lui ordonna de prendre un enfant et de lui couper les cheveux à la doloire, devant l'envoyé javanais. L'ouvrier se mit donc à raboter la tête de l'enfant, et bien que l'enfant pleurât et remuât la tête, il termina son opération en un instant, et la tête parut comme si on l'avait rasée, et l'ambassadeur en fut tout émerveillé. « Vois, lui dit le prince, quelle est l'habileté de nos hommes, et songe quelle différence il y a entre raser la tête de l'enfant et rouler ce copeau. Prends cette doloire et emporte-la à Medjapahit comme présent pour mon frère. »

L'envoyé javanais prit congé pour s'en retourner, partit de Singapoura, et, après

quelques jours de navigation, arriva à Medjapahit. S'étant présenté devant le Batara, il lui remit la missive et le présent du roi de Singapoura, et redit en détail l'histoire de l'ouvrier qui avait raboté la tête de l'enfant, ainsi que les paroles du roi.

Ce rapport mit le Batara en grand courroux : « J'entends, dit-il, ce que nous signifie par là le roi de Singapoura; c'est que, si nous allons en son pays, notre tête sera rabotée comme la tête de l'enfant. »

Là-dessus, le Batara donna ordre aux officiers d'équiper des navires pour attaquer Singapoura, cent jonques, sans compter les *mélangbings,* les *kaloulas,* les *djonkangs,* les *tcharoutchahs,* les *tonkangs* qui étaient en quantité innombrable. Le commandement fut confié à un des grands officiers nommé Démang Ouiradja, qui navigua vers Singapoura. Quelques jours de voyage l'amenèrent au but. Toute l'armée javanaise descendit à terre. La bataille s'engagea vigoureusement avec les troupes de Singapoura. Le choc des armes, les cris des officiers et des soldats

produisirent un tumulte inimaginable. Il y eut bien des morts des deux côtés. Le sang arrosa la terre abondamment. Sur le soir, les Javanais reculèrent et remontèrent sur leurs navires.

Mais l'histoire des combats des deux troupes est bien longue ; contée en entier, elle fatiguerait l'auditeur. C'est pourquoi nous en abrégerons le récit. Bref, donc Singapoura ne fut pas vaincue, et les Javanais s'en retournèrent chez eux.

Un peu plus tard, Padouka Sri-Pekrama-Ouira maria son fils, le prince Radja Mouda, avec la fille de Toun Parapatih-Permouka-Berdjadjar. Les deux époux s'aimaient tendrement. Quelque temps après, le roi mourut, et Radja Mouda lui succéda. En montant sur le trône, il prit le titre de Sri-Rana-Ouira-Krama. Le Bandhara qui portait le titre de Toun Parapatih-Permouka-Berdjadjar étant mort aussi, son fils devint Bandhara sous le titre de Toun Parapatih-Toulas.





VI

Aventures de Badang. — L'*Hantou.* — Force prodigieuse de Badang. — La *Pierre-fendue.* — Le Pilang mis à l'eau. — Lutte avec un athlète indien. — L'athlète du roi de Perlak. — L'enfant au front cornu.

On raconte qu'il y avait à Salouang un cultivateur qui possédait un esclave nommé Badang, originaire du pays de Saying, qu'il occupait à défricher les terrains boisés. Il arriva un jour que Batang avait tendu des filets dans la rivière. Le lendemain matin, il trouva son filet complètement vide, et tout à côté, des écailles et des arêtes de poisson. Les jours suivants, il en fut de même. Badang rejetait les écailles *(sisik)* dans la rivière, d'où est venu à la rivière le nom de *Besisik.*

Cependant l'esclave se dit : « Qu'est-ce donc qui mange le poisson pris dans mon

filet. Il faut que j'épie, afin de le savoir. »

Ayant ainsi songé, il se tint un jour caché derrière des *ridang* (?) et vit un *Hantou* qui mangeait le poisson pris dans le filet. Cet Hantou avait les yeux rouges comme le feu, les cheveux comme des osiers tressés, une barbe qui descendait jusqu'au nombril. Badang tire son couteau et se donnant courage s'élance sur l'Hantou qu'il saisit. « Tu manges tous les jours mon poisson, dit il. Cette fois-ci tu mourras de ma main. »

A ces paroles, l'Hantou effrayé se démène, cherchant à s'échapper des mains de l'homme. Mais, ne pouvant en venir à bout, il lui dit : « Ne me tue pas. Ce que tu souhaiteras, je te le donnerai, pourvu que tu me laisses la vie. » Badang pensa : Si je demande la richesse, c'est mon maître qui en deviendra possesseur. Si je demande la faculté de me rendre invisible, il est sûr qu'on me tuera (comme sorcier). Par conséquent, le mieux est pour moi de demander la force, pour faire l'ouvrage de mon maître. »

Ces réflexions faites, Badang dit à l'Hantou : « Eh bien ! Hantou, donne-moi la force, fais que je sois assez vigoureux pour arracher, déraciner les arbres que voilà, des arbres gros d'une brasse ou deux, que je les arrache avec un seul bras. »

L'Hantou répondit : « C'est très-bien, tu veux la force, je te la donnerai ; mais il faut pour cela que tu manges ce que je vais vomir. » — « Soit ! dit Badang, vomis et je mangerai. »

L'Hantou vomit et son vomissement fut très-abondant. Badang se mit à le manger sans en rien laisser. Il tenait l'Hantou par la barbe et ne le lâchait point. Quand il eut fini, il s'essaya à l'arrachage de gros arbres, et, voyant qu'il les déracinait parfaitement, il lâcha la barbe de l'Hantou.

Ensuite, allant et venant, il arrachait des arbres énormes ; ceux d'une brasse ou deux, il les enlevait d'un seul bras avec toutes leurs racines. Quant aux petits, il les renversait avec la main et les jetait pêle-mêle. En un instant, la forêt qui était vaste devint unie comme une grande plaine.

Quand le maître vit ce travail : « Qui a, dit-il, débarrassé notre terre; car la voilà soudain entièrement nette d'arbres et de broussailles. » — « C'est moi, ditBad ang, qui ai fait ce nettoyage. » Le maître reprit : « Comment as-tu pu faire cela à toi tout seul, si vite et sur une telle étendue? »

Alors Badang lui raconta tous les détails de son aventure, et le maître lui donna la liberté.

Le bruit de ces événements parvint à Singapoura. Aussitôt Sri-Rana-Ouira Krama ordonna qu'on fit venir ce Badang, et il le nomma *Raden*.

Une fois, le roi de Singapoura pour son repas ordonna à Badang d'aller lui quérir des fruits de *Kouras* à la rivière Sayang. Badang y alla seul dans son *pilang* (bateau) long de huit brasses (qu'il poussait) avec une gaffe faite d'un tronc de *Kampas* gros d'une brassée. Arrivé à la rivière de Sayang, il grimpa sur le Kouras. Les branches s'étant cassées, il tomba, sa tête frappa contre un gros roc. La tête n'eut aucun mal, mais le roc se fendit en deux.

Aujourd'hui encore cette pierre se voit dans la rivière de Sayang, et on la nomme *Batou-blah,* la pierre fendue. Sa gaffe et son bateau ont aussi été conservés jusqu'à ce jour. Le lendemain Badang repartit pour Singapoura, son pilang complètement chargé de cannes à sucre, de bananes, de racines de kaladion. A peine arrivé à Djohor-le-Vieux, il avait tout mangé.

Une (autre) fois, le roi de Singapoura avait fait construire un pilang, long de quinze brasses, devant le palais. Le bateau achevé, quarante à cinquante hommes furent chargés de le pousser à l'eau. Ils ne purent le faire glisser. Il vint jusqu'à deux et trois mille personnes qui n'y réussirent pas mieux. Alors le roi dit à Badang de se charger de l'opération. Badang tout seul poussa le bateau, èt cela avec une telle force qu'il vint jusqu'à l'autre bord (du détroit). Le roi le fit *houloubalang* (officier militaire):

Le bruit arriva aux pays de Kling qu'il y avait parmi les officiers du roi de Singapoura un homme d'une force extraordi-

naire nommé Badang. Or, à la cour du roi de Kling était un athlète très-vigoureux et sans rival dans le pays. Il se nommait Nadia-Bidjaya-Pékrama. Le roi lui donna l'ordre d'aller à Singapoura avec sept navires : « Va, lui dit-il, lutte avec cet officier. S'il triomphe, donne-lui pour prix le contenu des sept navires; si tu es vainqueur, demande-lui un enjeu équivalent. » — « C'est bien, Monseigneur », dit l'athlète. Et il partit avec les sept navires.

Lorsqu'il arriva à Singapoura, on porta cette nouvelle au roi Sri Rana-Ouira-Krama, disant : « Un athlète est venu des pays de Kling pour lutter avec Badang à divers exercices. Vaincu, il abandonne le contenu de ses sept navires comme enjeu. »

Le roi sortit (de son palais) pour donner audience. L'athlète hindou se présenta. Le prince lui dit de faire assaut avec Badang. A chaque exercice, Badang l'emporta sur Nadia-Bidjaya-Pékrama.

Or, en face du *Balérong* (cour d'audience) se trouvait une pierre énorme.

L'athlète dit à Badang : « Allons, mesurons nos forces à soulever cette pierre. Qui ne la soulèvera pas sera vaincu. » — « Toi, dit Badang, commence. » L'athlète se mit à l'œuvre, et fit bien des tentatives sans parvenir à la soulever. Enfin, combinant toute sa force il l'éleva à la hauteur du genou et la laissa retomber. « A ton tour, mon maître ! » dit-il. — « Bon ! » dit Badang. Et soulevant la pierre, il la balança en l'air, puis la jeta vers la rivière à l'entrée de la ville où on la voit encore à l'extrémité de la pointe de Singapoura.

Nadia Bidjaya Pékrama (vaincu) livra à Badang les sept navires avec leur contenu ; puis il s'en retourna fort triste et honteux de sa défaite.

Le bruit vint au pays de Perlak qu'il y avait à Singapoura un officier du roi, nommé Badang, d'une force extraordinaire et sans rivale. Le roi de Perlak, disent les auteurs de cette histoire, avait un athlète nommé Bandarang, extrêmement fort aussi, et très-renommé. Cet athlète était devant le roi quand on parla de

Badang. « Monseigneur, dit-il, est-ce que ce Badang est plus fort que moi? Si vous le permettiez, j'irais à Singapoura faire assaut avec lui. » — « Je le veux bien, dit le roi. Va donc à Singapoura. »

Et s'adressant au premier ministre, Toun Parapatih-Pendek, il lui dit: « Equipe un *praho*, car je veux envoyer Bandarang à Singapoura. » — « Oui, seigneur », répond le ministre, qui s'incline, puis sort pour réunir les gens nécessaires à l'équipement du vaisseau. Quand tout est prêt : « Toun Parapatih Pendek, dit le roi, je te charge de conduire Bandarang à Singapoura. » En même temps une lettre (royale) est cérémonieusement portée dans le praho, et le ministre s'embarque. Après quelque temps de navigation, il arrive à Singapoura. La nouvelle est annoncée à Sri Rana-Ouïra-Krama : « Seigneur, Toun Parapatih Pendek, premier ministre du roi de Perlak, est arrivé, amenant un certain Bandarang, athlète de ce roi. »

Le prince se rend à la cour d'audience, où se présentent devant lui les radjas,

les ministres, les gardes du corps, les hérauts, les grands officiers. Sur son ordre, Maha-Indra-Boupala, avec des éléphants, va recevoir le message du roi de Perlak. A son retour, la lettre est portée en cérémonie dans (le balérong) et le *Khatib* (secrétaire) reçoit l'ordre d'en donner lecture. Elle était conçue en excellents termes. L'envoyé présente ses hommages au souverain qui le fait asseoir au même rang que Toun Djana-Bouka-Dendang, et Bandarang au même rang que Badang.

Puis, le prince s'adressant à l'ambassadeur : « De quelle affaire, dit-il, notre frère t'a-t-il chargé ? L'ambassadeur répondit : « Voici, j'ai reçu l'ordre de votre noble frère cadet d'amener ce serviteur, Bandarang, pour essayer sa force avec Badang ; si Bandarang est vaincu, votre frère déposera aux pieds de Votre Majesté le contenu d'un *Goudong* (magasin) ; et si Badang succombe, vous nous offrirez l'équivalent. — « Bien, dit le roi. Demain tout sera disposé pour les exercices. »

Cela dit, le prince se retira pour rentrer

dans son palais, et les assistants s'en retournèrent chacun chez eux. Le roi fit appeler Badang, et lui dit : « Tu sais, Badang, que demain tu auras à faire assaut avec Bandarang. » — « Seigneur, répondit Badang, sachez que cet homme est un athlète puissant, d'une force extraordinaire, célèbre en tout pays. Si votre esclave est vaincu, n'en rejaillira-t-il pas quelque honte sur le souverain? Si Votre Majesté le jugeait bon, nous serions appelés ensemble en votre présence. On le ferait venir cette nuit, et on servirait à manger, afin que je le tâte; et si je me sens capable de lutter avec lui, Votre Majesté nous fera lutter; si je ne suis pas de force, Votre Majesté s'opposera à la lutte. » — « Tu as raison », dit le roi.

C'est pourquoi, la nuit venue, le prince invita Toun Parapatih Pendek, Bandarang et leurs compagnons. A leur arrivée, on leur offrit une collation, pour boire, manger et se réjouir. Bandarang était assis à côté de Badang qui commença à le serrer. Le premier pressa la cuisse du se-

cond avec la sienne, appuyant de toutes ses forces. Mais Badang souleva sa cuisse et celle de Badarang. A son tour Badang pressa la cuisse de son rival, et Badarang ne put la soulever.

Tout ce manége eut lieu sans que nul autre que les deux acteurs en eût connaissance.

Au bout d'une heure, les invités étant ivres prirent congé pour retourner à leur navire. Après leur départ, le roi demanda à Badang : « Es-tu de force à lutter avec ce Bandarang? » — « Oui, répondit Badang, avec la permission de Votre Majesté. Mettez-nous en présence demain. — Soit! » dit le prince, qui aussitôt se retira; et tous ceux qui étaient présents s'en retournèrent en leur logis.

D'un autre côté, lorsque Toun Parapatih-Pendek fut revenu au navire, Bandarang lui dit : « Seigneur, si vous me permettez un avis, qu'il n'y ait point d'assaut entre moi et Badang. Il se pourrait que je ne fusse pas vainqueur. Car j'ai reconnu combien il est fort et vigou-

reux. — Bien! dit le ministre, il nous est facile d'arranger cela. »

Dès que le jour parut, Sri Rana-Ouira-Krama se rendit à la cour d'audience. Toun Parapatih Pendek étant arrivé, le prince lui dit : « Le moment est venu de faire lutter Bandarang avec Badang. — Monseigneur, dit le ministre du roi de Perlak, mon avis est que nous empêchions cette lutte, car si l'un d'eux est vaincu de quelque mauvaise façon, il en pourrait surgir un sujet de querelle entre Votre Majesté et le souverain votre frère. »

Ces paroles firent sourire le roi. « Toun Parapatih Pendek a raison, » dit-il. Puis il ordonna que Badang et Bandarang tendissent ensemble une énorme chaîne derrière Sri-Rama pour empêcher le passage des navires. Les deux hommes tendirent cette chaîne et l'attachèrent derrière Sri-Rama. Après quoi, chacun d'eux reçut du prince un vêtement d'honneur.

L'ambassadeur alors demanda congé pour s'en retourner. Le prince fit écrire une lettre pour le roi de Perlak; elle fut

portée en cérémonie au navire, et l'envoyé, après avoir reçu des vêtements d'honneur, navigua vers son pays.

A son arrivé à Perlak, la lettre, par les ordres du souverain, fut amenée sur un éléphant jusqu'à l'entrée du Balérong. Le roi la fit lire et se réjouit de la teneur. « Pourquoi, dit-il à son ministre, n'y a-t-il pas eu de lutte entre Bandarang et Badang? » Le ministre lui apprit tout ce qui s'était passé entre les deux hommes à la collation. Et le roi de Perlak ne dit plus rien.

Plus tard, Badang mourut et fut enterré à Bourou. Lorsque la nouvelle de cet événement parvint au pays de Kling, le roi de Kling envoya une pierre taillée. C'est cette pierre qu'on voit maintenant à Bourou.

Après quelque temps de règne, Sri Rana Ouikrama eut deux enfants, un garçon et une fille. Le garçon fut nommée Dasia-Radja; il était beau et bien fait, sans pareil en son temps. Lorsqu'il fut en âge, son père le maria avec la fille de Toun

Parapatih-Permouka-Berdjadjar, nommée Dasia-Poutri. La fille fut mariée avec Toun-Parapatih-Toulous, fils du même personnage. Les quatre époux s'aimaient tendrement.

Par suite des vicissitudes du monde, après des années de règne, le roi mourut, et son fils Dasia-Radja lui succéda, prenant le titre de Padouka Sri Maharadja, Son épouse Dasia-Poutri devint grosse, et quand les mois furent écoulés elle mit au monde un garçon. Au moment de la naissance de cet enfant, la sage-femme lui pressa le front qui devint creux au milieu, se relevant de droite et de gauche, et le roi son père le nomma Iskender Dhou'l-Qarnéïn (*aux deux cornes*).

Dieu sait le mieux la vérité; il est notre aide et notre refuge.





VII

Aventures de Marah-Silou. — Prédiction du Prophète Mohammed sur Samoudra. — Navire expédié par le chérif de La Mecque. — Sultan Mohammed, roi de Matabar, convertit à l'islam les habitants de Fasouri, de Lamiri, de Perlak, de Samoudra. — Conversion de Marah-Silou. — Son mariage avec la princesse de Perlak. — Fondation de Pasey. — Dernières paroles du roi.

Nous allons parler des rois de Pasey.

Les auteurs de cette histoire rapportent qu'il y avait deux frères Marah qui demeuraient près de Pasangan. Ils étaient originaires de la montagne de Sanggong. L'aîné se nommait Marah-Tchaga, le plus jeune Marah-Silou. Marah-Silou s'occupait à tendre des filets. Ayant pris des vers *kalang-kalang*, il les rejeta et tendit de nouveau son filet. Des kalang-kalang s'y trouvèrent encore pris. Après plusieurs

tentatives suivies du même résultat, Marah-Siiou fit bouillir ces kalang-kalang. Et voilà que ces vers devinrent de l'or et leur écume de l'argent. Marah-Silou recommença à tendre ses filets, prit des kalang-kalang, les fit bouillir, et les vit encore devenir or et argent.

Marah-Silou avait acquis ainsi beaucoup d'or et d'argent, lorsqu'un jour la nouvelle vint à Mahra-Tchaga que son cadet mangeait des kalang-kalang. Mahra-Tchaga irrité voulut tuer son frère. Quand Mahra-Silou apprit son dessein, il courut se réfugier dans la forêt de Djaron. Le terrain découvert où il avait fait sa pêche porte encore aujourd'hui le nom de Plaine des kalang-kalang.

Mahra-Silou, établi dans la forêt de Djaron, donna de l'or à ceux qui y demeuraient, et tous obéissaient à sa parole. Un jour qu'il était allé à la chasse, son chien nommé Si-Pasey se mit à aboyer sur une éminence de terre qu'on aurait crue faite de main d'homme. Monté sur cette éminence, il aperçut une fourmi grosse comme

un chat. Il la prit et puis la mangea. La terre fut travaillée pour s'établir en ce lieu qui reçut le nom de *Samoudra*, c'est-à-dire « grosse fourmi ».

Or, on rapporte que le Prophète de Dieu, — sur qui soit le salut! — parlant autrefois à ses compagnons, leur dit : « Il y aura un jour un pays sous le vent nommé Samoudra ; lorsque vous en entendrez parler, hâtez-vous d'y aller pour convertir les habitants à l'islam, car dans ce pays beaucoup deviendront amis de Dieu. Mais il y aura aussi le roi d'un pays nommé Matabar que vous devrez emmener avec vous. »

Bien du temps s'était écoulé depuis cette parole du Prophète, lorsque parvint par tous pays jusqu'à La Mecque le nom du pays de Samoudra. Le chérif de La Mecque fit charger sur un navire tous les insignes de la royauté, avec ordre de relâcher au pays de Matabar. Le *nakhoda* (capitaine) du navire se nommait Cheikh Ismaïl. Le navire se mit donc en mer et vint relâcher au pays de Matabar. Le roi de ce pays

s'appelait sultan Mohammed. Il fit demander d'où venait le vaisseau. A quoi les étrangers répondirent : « Nous allons au pays de Samoudra. »

Or, sultan Mohammed était un descendant du prince Abou-Bekr le Véridique. Les gens du navire ayant ajouté qu'ils allaient par l'ordre du Prophète de Dieu, sultan Mohammed céda la couronne à son fils aîné, emmena son second fils, revêtit des habits de faquir, renonça à la royauté, quitta son palais et monta à bord du navire : « Prenez-moi, leur dit-il, au pays de Samoudra. » Les gens du navire pensèrent : « C'est là, sans doute, le faquir dont a parlé le Prophète de Dieu. » Ils prirent donc sultan Mohammed sur leur vaisseau et se remirent en mer.

Après quelque temps de voyage, on arriva au pays de Fasouri, dont les habitants embrassèrent la religion de l'islam. Le lendemain, le faquir Mohammed débarqua à terre, portant le Coran et dit aux habitants de le lire. Personne ne le put. Et le faquir Mohammed se dit : « Ce n'est pas

là le pays dont a voulu parler le Prophète de Dieu. »

Le capitaine Ismaïl poursuivit son voyage. Au bout de quelque temps, on arriva à un pays nommé Poulak Lamiri, dont les habitants entrèrent dans la religion de l'islam. Le faquir Mohammed alla à terre portant le Coran et dit aux habitants de le lire. Personne ne le put. Le faquir Mohammed se rembarqua, navigua quelque temps et parvint dans un pays nommé Harau, dont tous les habitants se firent musulmans. Le faquir Mohammed descendit à terre portant le Coran et dit aux habitants de le lire. Personne ne le put. Alors le faquir leur demanda : « Où donc est le pays nommé Samoudra ? — Déjà passé, » répondirent-ils.

Le faquir remontant sur le navire retourna en arrière, et, après quelque temps de navigation, on tomba sur le pays de Perlak. Le faquir en convertit les habitants à l'islam. Puis le navire navigua vers Samoudra, où il parvint. Descendu à terre, le faquir rencontra Mahra-Silou qui

ramassait des coquillages au bord de la mer. Le faquir lui demanda : « Quel est le nom de ce pays? — Son nom est Samoudra, » répondit Mahra-Silou. — « Et comment se nomme le souverain d'ici? — C'est moi, » dit Marah-Silou, « qui suis le souverain de tous ceux qui demeurent ici. »

Le faquir Mohammed convertit Mahra-Silou à l'islam et lui enseigna les paroles du *Témoignage*. Puis celui-ci retourna à sa maison, tandis que celui-là regagnait son navire.

Or, Mahra-Silou s'étant endormi rêva qu'il était en présence du Prophète de Dieu, et le Prophète lui disait : « Mahra-Silou, ouvre la bouche. » Il l'ouvrit et le Prophète y cracha. Et Mahra-Silou s'éveillant sentit en tout son corps un parfum pareil à celui du nard.

Quand le jour brilla, le faquir Mohammed vint à terre portant le Coran. Il dit à Mahra-Silou de le lire, et Mahra-Silou le lut. Alors, s'adressant au cheikh Ismaïl, capitaine du navire, le faquir lui dit :

« Voici vraiment le pays de Samoudra dont a parlé le Prophète de Dieu. » Et le cheikh faisant tirer du navire tous les insignes royaux qu'on y portait, Mahra-Silou fut proclamé roi et prit le nom de sultan Mélik-es-Salih. Les deux personnages les plus importants de ce pays de Samoudra, Sri-Kaya et Baoua-Kaya, se firent musulmans et prirent les noms de Sidi Ali Ghaïath-ed-din et Sidi Ali Asmaï-ed-din. Le cheikh Ismaïl se remit en mer pour regagner La Mecque, et le faquir resta dans le pays de Samoudra pour affermir la foi musulmane des habitants.

Sultan Mélik-es-Salih envoya Sidi Ali Ghaïath ed-din au paysde Perlak pour demander en mariage une fille du roi de Perlak. Ce prince avait trois filles, deux de sang royal (par leur mère), l'autre née d'une concubine. Celle-ci se nommait la princesse Ganggang. Quand Sidi Ali.Ghaïath-ed-din arriva à Perlak, on lui montra les trois filles. Les deux sœurs de sang royal étaient assises plus bas que la princesse Ganggang qui occupait un siège élevé.

Celle-ci, par ordre (de son père), épluchait des noix d'arec pour ses deux sœurs (comme une personne qui fait les honneurs de la maison). Elle portait des vêtements couleur de rose et un par-dessus couleur fleur de djambou (c'est-à-dire violet); ses oreilles étaient ornées de *soubangs* faits avec les jeunes feuilles du lontar. Elle était fort belle.

Sidi Ali Ghaïath-ed-din dit au roi de Perlak : « Celle de vos filles qui est assise en haut, je la demande en mariage pour (mon maître) votre fils. » L'envoyé ne savait pas que la princesse Ganggang était fille de concubine. Le roi éclata de rire : « Fort bien! dit-il, qu'il soit fait suivant la volonté de mon fils. » Puis il ordonna d'équiper cent prahos, et Toun Parapatih Pendek reçut l'ordre d'accompagner la princesse au pays de Samoudra.

Sultan Mélik-es-Salih sortit à la rencontre de la princesse jusqu'à Djambou-Ayer. Il l'introduisit dans Samoudra avec mille honneurs et magnificences, commença aussitôt la cérémonie des veilles des

quarante jours et quarante nuits, et épousa la princesse. Le mariage achevé, le prince fit des cadeaux aux ministres et aux officiers, et se montra généreux en or et en argent envers les pauvres et les indigents du pays de Samoudra. Quant à Toun Parapatih Pendek, il prit congé pour retourner à Perlak.

Sultan Mélik-es-Salih et la princesse Ganggang eurent deux fils, qui reçurent du prince les noms de sultan Mélik-ed-Dhahir et sultan Mélik-el-Mansour. L'aîné fut confié à Sidi Ali Ghaïath-ed-din, le second à Sidi Ali Asmaï-ed-din.

Les années passèrent; les deux jeunes princes avaient grandi; Perlak avait été vaincu par un ennemi venu du rivage opposé, et les habitants de ce pays avaient émigré à Samoudra. Sultan Mélik-es-Salih conçut le dessein de fonder une ville pour y établir ses fils. Il dit donc aux Grands : « Demain, je veux aller en chasse. »

Le lendemain matin, en effet, il partit monté sur un éléphant nommé Perma Diouana. Il passa de l'autre côté de l'eau.

Comme il arrivait à terre, son chien, Si-Pasey, se mit à aboyer. Le prince courut le rejoindre et vit qu'il aboyait devant un tertre, assez étendu pour l'emplacement d'un palais avec ses dépendances ; la terre était bien disposée et comme aplanie. Sultan Mélik-es-Salih la fit nettoyer de bois et de broussailles, bâtit une ville en ce lieu et y construisit un palais. Du nom de son chien, il appela l'endroit Pasey et y établit comme roi son fils sultan Mélik-ed-Dhahir, avec Sidi Ali Ghaïath ed-din pour ministre. Il partagea ses hommes, ses éléphants, ses chevaux et les insignes royaux en deux parts : l'une, pour sultan Mélik-ed-Dhahir, l'autre, pour sultan Mélik-el-Mansour.

Quelque temps après, le prince étant tombé malade, ordonna de rassembler les Grands du pays de Samoudra et fit appeler ses deux fils. Lorsque les officiers, les jeunes princes et les Grands du royaume furent en sa présence, Mélik-es-Salih leur parla ainsi :

« O mes deux fils, et vous tous, mes

compagnons, voici que j'approche de mon heure dernière. Vous tous, soyez bons pour ceux que je laisse. Et vous, mes fils, gardez-vous d'être avides du bien d'autrui; gardez-vous de désirer la femme d'autrui et les filles de vos sujets. Maintenez entre vous l'union de deux frères; abstenez-vous de toute injustice; évitez entre vous tout sujet de querelle. »

Il dit encore à Sidi Ali Gaïath ed-din et à Sidi Asmaï-ed-din : « O mes frères, prenez soin de ces deux garçons, veillez sur mes deux fils, prenez garde d'exciter le trouble et la brouille entre ces deux frères. Soyez-leur toujours fidèles et ne portez jamais vos hommages à un autre roi. »

Les deux (jeunes princes) s'inclinèrent en pleurant. Quant aux deux ministres : Seigneur, dirent-ils, lumière de nos yeux, par le Dieu Très-Haut, le souverain Maître qui a créé les mondes, nous faisons serment l'un et l'autre de ne jamais violer nos promesses, de ne jamais manquer à notre fidélité en rendant hommage à un aure roi que vos deux fils bien-aimés. »

Ensuite sultan Mélik-es-Salih nomma son fils Mélik-el-Mansour roi de Samoudra. Trois jours après, il mourut et fut enterré dans l'intérieur de son palais. Leur père mort, les deux princes ses fils ordonnèrent au héraut royal de rassembler les officiers et soldats, éléphants et chevaux, ainsi que les insignes royaux du pays de Pasey. Et les deux villes s'accrurent de plus en plus. Et Dieu connaît le mieux la vérité; il est notre aide et notre refuge.





VIII

Le roi de Samoudra pris par ruse. — Sa délivrance par de faux marchands arabes.

Nous allons parler du roi Chehr-en-Naoui. Sa puissance était grande, ses officiers et soldats innombrables. On apprit à ce prince que le pays de Samoudra avait une nombreuses population, beaucoup de marchands, un puissant roi. Chehr-en-Naoui dit à ses officiers : « Qui d'entre vous serait capable de prendre le roi de Samoudra? » Un des officiers, très-fort et très-brave, Aoui Ditchou, s'inclina et dit : « Seigneur, si Votre Majesté veut bien me confier quatre mille guerriers d'élite, je peux m'emparer du roi de Samoudra vivant et l'amener esclave au pied du trône de Votre Majesté. »

Chehr-en-Naoui accorda les quatre mille guerriers et cent *pilos* (navires) à l'officier. Lorsqu'il furent prêts, Aoui Ditchou navigua vers Samoudra, feignant de se livrer au commerce jusqu'au moment où les pilos parvinrent au but du voyage. Alors, il fit dire qu'il était un ambassadeur du roi Chehr-en-Naoui, et le roi de Samoudra envoya des officiers pour le recevoir. Arrivé à terre, Aoui Ditchou fit entrer dans quatre coffres quatre houloubalangs robustes auxquels il dit : « Tout à l'heure, quand vous serez en présence du roi de Samoudra, ouvrez vos coffres, sortez et saisissez-vous du roi. » Les coffres se fermaient en dedans. On les porta en cérémonie, comme présents du roi Chehr-en-Naoui.

Lorsqu'on fut devant le prince, on donna lecture du message qui était conçu en excellents termes, et les coffres furent apportés. Aussitôt les quatre houloubalangs ouvrirent leurs coffres, s'élancèrent au dehors et s'emparèrent du souverain. Les soldats de ce prince poussèrent de grands cris et dé-

gaînèrent leurs armes pour attaquer la troupe de Chehr-en-Naoui. Mais ceux-ci dirent : « Si vous tombez sur nous, nous massacrons votre roi. » Et les soldats s'arrêtèrent dans leur attaque.

Aoui Ditchou et ses gens s'en retournèrent emmenant avec eux le roi de Samoudra. Ils traversèrent la mer et regagnèrent leur pays. Là, le roi prisonnier fut conduit par Aoui Ditchou devant le roi Chehr-en-Naoui qui fut bien joyeux, et gratifia le chef de l'expédition et tous ses compagnons de vêtements d'honneur. Quant au roi de Samoudra on en fit un gardien de volailles.

Or, parlons de Sidi Ali Gaïath-ed-din. S'étant consulté dans le pays de Samoudra avec les principaux ministres, il équipa un navire et acheta des marchandises arabes. Car les habitants de Pasey à cette époque connaissaient tous la langue arabe. Sidi Ali et les soldats qu'il embarqua dans le navire prirent toutes les façons des Arabes. Le ministre étant à bord, tout étant prêt, on navigua vers le pays de Chehr-en-

Naoui, où l'on parvint après quelque temps de voyage.

Sidi Ali, descendu à terre, alla se présenter devant le roi Chehr-en-Naoui, portant comme présent un arbre d'or, dont les fruits étaient des pierreries de toute sorte et qui valait un *bahra* d'or environ. Quand le prince eut vu ce présent : « Que désirez-vous de moi? » dit-il. Sidi Ali répondit : « Nous ne désirons rien. » Et le roi fut très-satisfait, tout en restant surpris d'un tel présent; et il se disait : « Quel peut-être le but de ces gens, en me donnant cela? » Les (prétendus Arabes) retournèrent à leur navire.

Peu de jours après, le *nakhoda* (patron) du navire revint visiter le roi. Il portait en présent un échiquier d'or, dont les pièces étaient de pierres précieuses et qui valait un bahra d'or. « Que souhaitez-vous de moi? « dit encore le prince. » Parlez, afin que je vous satisfasse. » Et ils répondirent : « Nous ne demandons rien. » Puis ils retournèrent au navire.

Quelque temps après, comme appro-

chait la mousson favorable pour le retour, Sidi Ali Ghaïath-ed-din songea au départ. Il alla voir le roi, chargé d'un présent qui consistait en deux canards d'or, le mâle et la femelle, enrichis de pierreries, et en un grand bassin du même métal. Il remplit d'eau ce bassin et y lâcha les canards qui se mirent à nager, à plonger, à se poursuivre l'un l'autre, spectacle dont le roi demeura tout émerveillé. « Je vous en prie, dit-il, que désirez-vous de moi ? Par le Dieu que j'adore, je fais serment d'exaucer vos désirs. »

Alors Sidi Ali répondit : « Monseigneur, si c'est un effet de votre faveur, nous vous prions de nous donner votre gardien de volailles. » — « C'est le roi de Pasey que vous me demandez, dit Chehr-en-Naoui. C'est bien, je vous l'accorde. — C'est parce qu'il est musulman, dirent les étrangers, que nous le demandons à Votre Majesté. »

Le roi Chehr-en-Naoui livra donc sultan Mélik ed-Dhahir à Sidi Ali Gaïath-ed-din qui l'emmena à son navire, le mit au bain et ensuite le revêtit de vêtements

royaux. Le vent souffla, on leva l'ancre, le navire fit voile, et, après quelque temps de navigation, on parvint au pays de Samoudra.

Et Dieu connaît le mieux la vérité. Il est notre aide et notre refuge.





IX

Le roi de Samoudra enlève une des dames d'honneur de son frère le roi de Pasey — Vengeance de celui-ci. — La tête du ministre décapité. — Le roi de Samoudra meurt de regret. — Aventure de Toun Djana Khatib à Singapoura. — Singulière attaque des *toudaks*. — L'enfant trop intelligent. — Une concubine empalée. — Singapoura conquise par les Javanais. — Les Iguanes. — Fondation de Malaka. Rêve d'un roi de Malaka. — Conversion de ce prince et de ses sujets à la religion musulmane. — Sultan Mohammed règle le cérémonial de la cour de Malaka.

Nous allons parler maintenant du roi Mélik-el-Mansour à Samoudra. Ce prince dit un jour à Sidi Ali Asmaï-eddin : « Je veux aller voir comme va mon frère. » Le ministre répondit : « Ne partez pas, Monseigneur, de crainte de malheur. » Vainement il essaya de retenir son maître. Le prince ne voulut rien entendre, et le ministre se tut. Il ordonna donc de battre les

tambours pour faire cette annonce : « Sultan Mélik-el-Mansour veut partir et aller voir le pays de son frère. »

Sidi Ali Asmaï-ed-din n'était pas satisfait; c'était un vieux ministre qui savait qu'en toute affaire il peut survenir des causes de trouble. Mais il dut obéir. Le prince partit; il fit le tour de la ville de Pasey, puis entra dans le palais de sultan Mélik-ed-Dhahir. Là, il s'éprit d'une des dames d'honneur de son frère, l'emmena et la conduisit en son propre palais. A son arrivée, il dit à son ministre : « Voilà qu'il m'est advenu une affaire extrêmement fâcheuse. Ma prudence, ma sagesse se sont évanouies; j'ai été vaincu par ma passion; ce que j'ai fait sera ma perte. » Sidi Ali Asmaï-ed-din répondit : « Dieu fait agir à son gré ses créatures. »

On apprit bientôt que sultan Mélik-ed-Dhahir était arrivé à Djambou-Ayer, et ce prince apprit lui-même l'acte inconvenant de son frère. Sultan Mélik-ed-Dhahir dissimula au fond du cœur son ressentiment et ne le fit point connaître. Il invita son

frère à venir lui faire accueil. Sultan Mélik-el-Mansour sortit de Samoudra et descendit à l'embouchure de la rivière, tandis que l'aîné partait de la rivière Katari et regagnait son palais. Sultan Mélik-el-Mansour revint à Samoudra, toujours préoccupé de sa faute, regrettant de n'avoir pas écouté le conseil de son ministre ; mais les regrets ne lui servaient de rien.

Cependant sultan Mélik-ed-Dhahir ressentait au fond du cœur une violente irritation contre son frère. Or, il avait un fils nommé Radja Ahmed, tout jeune à l'époque de l'enlèvement du roi son père, mais qui, au retour du prince délivré des mains de Chehr-en-Naoui, était déjà devenu grand. Sidi Ali Ghaïath-ed-din s'étant retiré des affaires, un ministre nommé Parapatih Toulous Toukang Sikari l'avait remplacé dans ses fonctions de *Mangkouboumi* (premier ministre). Un jour le roi dit au ministre : « Quel est ton avis au sujet de l'acte de sultan Mélik-el-Mansour ? » Le ministre répondit : « Nous avons un moyen. » — « Mais, reprit le

roi, il s'agit peut-être de sa mort? » — « S'il meurt, répliqua le ministre, que je ne m'appelle plus *Toukang*. Faisons la circoncision de votre fils sultan Ahmed; nous engagerons sultan Mélik-el-Mansour pour cette cérémonie. »

Sultan Mélik-ed-Dhahir ordonna donc d'orner la ville et le *Balérong*, et fit faire les préparatifs des veilles (fêtes). On envoya chercher sultan Mélik-el-Mansour. Ce prince vint avec Sidi Ali Asmaï-ed-din et ses officiers. On introduisit le prince et son ministre, mais on laissa dehors les officiers. Quand ils furent entrés, sultan Mélik-ed-Dhahir les fit saisir l'un et l'autre, et ordonna à un de ses officiers de conduire son frère à Mandjang. « Quant à vous, dit-il à Sidi Ali, restez ici, gardez-vous d'accompagner votre maître, ou bien je vous ferai couper le cou. » Sidi Ali répondit : « Que ma tête soit séparée de mon corps, plutôt que le serviteur séparé de son maître.» Alors le roi ordonna de lui couper le cou. La tête fut jetée à la mer et le corps empalé à l'entrée de la baie de Pasey.

Tandis qu'on emmenait sultan Mélik-el-Mansour vers l'est dans un *praho*, au moment où l'on arrivait près de Djambou-Ayer, le pilote aperçut une tête humaine flottant près du gouvernail. Il reconnut la tête de Sidi Ali. Averti de l'événement, sultan Mélik-el-Mansour fit prendre cette tête. C'était bien celle de son ministre. Jetant ses regards vers la terre : « Voici, dit-il, la plaine de l'illusion. » Et cette terre porte encore le nom de *Padang-maya* (Plaine de l'illusion). Le prince envoya demander le corps de Sidi Ali à son frère, qui le lui accorda. Il réunit le corps avec la tête et le fit enterrer dans la Plaine de l'illusion. Puis il se rendit à Mandjang.

Après le départ de sultan Mélik-el-Mansour, le roi Mélik-ed-Dhahir fit circoncire son fils sultan Ahmed.

Il y avait trois ans que sultan Mélik el-Mansour était à Mandjang, lorsque sultan Mélik-ed-Dhahir se ressouvint de son frère : « Hélas! dit-il, je fus vraiment trop insensé. Pour une femme, mon frère est

descendu du trône et son ministre a perdu la vie. » Et le prince se repentit. Il ordonna à quelques officiers d'aller chercher son frère à Mandjang. On ramenait donc sultan Mélik-el-Mansour avec les égards dus à un roi, lorsque, arrivé près de la plaine de Maya, le prince descendit à terre pour visiter le tombeau de Sidi Ali Asmaï-ed-din : « Je te salue, mon père, dit-il. Reste-là, mon père. Pour moi, je m'en vais, appelé par mon frère. »

De l'intérieur de son tombeau, Sidi Ali répondit : « Où donc irait le prince? On est bien ici. » Lorsque le prince entendit ces paroles, il fit ses ablutions, pria deux *réka'ts* et un *salam,* puis s'étendit dans le tombeau et rendit son âme.

On porta à sultan Mélik-ed-Dhahir la nouvelle que son frère était mort dans la plaine de Maya, dans le tombeau de Sidi Ali Asmaï-ed-din. Il partit à l'instant. Arrivé en ce lieu, il fit enterrer le corps de sultan Mélik-el-Mansour avec les cérémonies des grands rois. Puis, de retour à Pasey, en proie à la douleur, il donna la

royauté à son fils Sultan Ahmed et descendit du trône.

Quelque temps après, sultan Mélik-ed-Dhahir tomba malade. Il fit à sultan Ahmed ses dernières recommandations : « O mon fils, dit-il, éclat de mes yeux, trésor de mon cœur, ne néglige jamais les avis de tes vieux serviteurs. En toute affaire, prends conseil de tes ministres. Sois patient dans les affaires pénibles. Ne néglige point tes devoirs de piété envers Dieu, le souverain Maître. Prends garde d'être injuste envers les hommes. »

Sultan Ahmed écoutait en pleurant les dernières paroles du roi son père. Le prince mourut. On l'enterra près de la mosquée.

Sultan Ahmed était depuis quelques années sur le trône, et il gouvernait avec beaucoup de justice. Or, dit l'auteur de cette histoire, il y avait à Pasey un serviteur de Dieu nommé Toun Djana Khatib. Ce personnage fit le voyage de Singapoura avec deux compagnons : Touan Diboungouran et Touan Disalangour. Toun Djana Khatib

traversant la place de Singapoura, passa près du palais du roi. En ce moment la reine le vit et fut vue de lui. Il la regarda. A côté du palais était un aréquier, et tandis que Toun Djana regardait, l'arbre se fendit en deux. A cette vue, le roi Sri Maharadja fut extrêmement irrité. « Voyez, s'écria-t-il, la conduite de Toun Djana Khatib. Pour avertir notre épouse qu'il la regardait, il a montré ainsi son savoir-faire. » Et il ordonna de le tuer.

Toun Djana fut donc conduit au lieu du supplice, proche d'un endroit ou un homme tenait boutique de *bikang* (sorte de gâteau). Lorsque Toun Djana Khatib eut reçu le coup de poignard, son sang coula à terre, mais son corps disparut sans qu'on pût dire ce qu'il était devenu. L'homme qui faisait des bikangs couvrit le sang avec le couvercle des bikangs, et le couvercle fut changé en pierre, pierre qu'on voit encore à Singapoura. D'après une tradition, le corps de Toun Djana Khatib fut transporté à Langkaoui et y

fut mis en terre. Sur quoi on a fait le pantoun suivant :

Les œufs de canard viennent de Sanggoura;
Le *Pandan* s'appuie sur le *Langkahi*.
Son sang a coulé à Singapoura,
Son corps a été porté à Langkaoui.

Quelque temps après survinrent des *toudaks* qui assaillirent Singapoura. Ils sautaient jusqu'à terre ; les gens qui étaient sur le rivage mouraient en grand nombre, atteints par ces toudaks. S'ils frappaient à la poitrine, ils la traversaient jusqu'au dos; s'ils atteignaient le cou ou les reins, ils les perçaient d'outre en outre. On ne pouvait rester debout sur le rivage. Il y eut beaucoup de morts. Les gens couraient de côté et d'autre, poussant des cris, disant : « Les toudaks nous assaillent ! Que de morts ! Nous allons périr ! »

Padouka Sri Maharadja, en grande hâte, monte sur un éléphant et sort, suivi des ministres, des gardes du corps, de tous ses officiers. Arrivé au bord de la mer, il voit avec stupéfaction l'œuvre de ces toudaks.

Quiconque était atteint par leurs bonds périssait inévitablement. Le nombre des victimes s'accroissait de plus en plus. Le prince ordonne que les hommes fassent un rempart de leurs jambes. Mais, dans leurs bonds, les toudaks réussissaient à traverser cette barrière. Ils arrivaient comme la pluie, et les morts étaient nombreux.

Sur ces entrefaites, un jeune garçon dit : « Pourquoi faire ainsi un rempart de nos jambes ? C'est là un artifice bien à notre détriment. Si nous faisions un rempart de troncs de bananiers, ne serait-ce pas mieux ? » Lorsque Padouka Sri Maharadja entendit les paroles de l'enfant : « Il a, dit il, vraiment raison. » Et sur ses ordres on se mit à construire une barrière de troncs de bananiers. Quand les toudaks arrivaient en bondissant, leur museau s'enfonçait dans les troncs, et les hommes accouraient et les perçaient. Il périt ainsi de ces toudaks un nombre inimaginable ; leurs cadavres formaient des monceaux sur le rivage, et toute la population de Singapoura ne put suffire à les man-

ger. Et les toudaks cessèrent leurs sauts.

On raconte que par la force de leurs bonds, les toudaks étaient arrivés jusqu'à l'éléphant du prince et avaient déchiré la manche de son *badjou* (vêtement de dessus); sur quoi on a fait la chanson :

Le badjou du roi a été déchiré
Par le bondissement des toudaks.
Cela n'est pas allé plus loin,
Grâce à l'intelligence d'un enfant.

Pendant que Padouka Sri Maharadja s'en retournait, les Grands lui dirent : « Seigneur, cet enfant si jeune encore a déjà bien de l'esprit. Que sera-ce lorsqu'il sera grand! Il convient de s'en débarrasser. » C'est pourquoi on trouva juste que le roi donnât l'ordre de le tuer.

Après qu'on eût fait périr ce jeune garçon, il semble que la ville de Singapoura porta le poids de son sang.

Padouka Sri Maharadja régna encore quelque temps, puis mourut. Il eut pour successeur son fils Radja Iskender-Chah qui épousa la fille de Toun Parapatih

Toulous et en eut un fils nommé Radja Ahmed Timang-timangangna Radja Besar Mouda. Ce jeune prince était beau et bien fait, sans pareil en ce temps. Quand il fut en âge, son père le maria avec la fille du roi Salamian, roi de Kota-Mahlikei, laquelle se nommait Qamar-al-Adjaïb, princesse d'une beauté sans rivale.

Le roi Iskender-Chah avait un *bendahari* (majordome) nommé Sang Radjouna Tapa, de la race des anciens habitants de Singapoura, père d'une fille extrêmement belle que le roi avait prise pour concubine et que ce prince aimait passionnément. Or, les autres concubines du roi calomnièrent cette jeune femme en l'accusant d'une conduite criminelle; si bien que le roi, dans sa colère, ordonna de l'empaler au coin du marché.

Sang Radjouna Tapa fut extrêmement blessé du traitement infligé à sa fille : « Si réellement ma fille s'est mal conduite, dit-il, il fallait la tuer simplement. Pourquoi nous déshonorer ainsi ! »

Là-dessus, il écrivit à Java une lettre

ainsi conçue : « Si le Batara de Medjapahit veut attaquer Singapoura, qu'il vienne au plus tôt; car moi, je lui livrerai l'entrée des fortifications. » Lorsque le Batara de Medjapahit eut pris connaissance de cette lettre, il fit aussitôt équiper trois cents jonques et une quantité innombrable de *kaloulos*, de *pilangs*, de *djonkongs*. Cent mille Javanais les montaient. Ils franchirent la mer. Arrivés à Singapoura, ils livrèrent combat aux habitants.

Au bout de quelques jours, le roi Iskender ayant ordonné à son majordome d'apporter du riz pour la ration des troupes, Sang Radjouna Tapa répondit : « Il n'y en a plus, Seigneur. » Car il voulait trahir. Au point du jour, en effet, il ouvrit les portes de l'enceinte, et les Javanais entrèrent. Il y eut à l'intérieur un combat frénétique. Tant de gens furent tués de part et d'autre, que le sang coula comme l'eau qui déborde et ruissela hors de l'enceinte. De là viennent les marques de sang qui se voient encore dans la plaine de Singapoura. Les Singapourans cessèrent

la lutte et le roi Iskender-Chah s'échappa. descendant de Salitar à la rivière Moara. Par un effet de la volonté de Dieu, la maison de Sang Radjouna Tapa fut renversée, le magazin à riz s'écroula et le riz fut transformé en terre. Le Bendahari lui-même et sa femme furent changés en pierre, et ces pierres se trouvent encore dans le fossé de Singapoura. Après cette victoire, les Javanais retournèrent à Medjapahit.

Parvenu à Moara, le roi Iskender fit halte à l'entrée de la nuit. Or, il survint une multitude d'iguanes, et quand le jour brilla, on les vit réunis en foule au lieu de la halte. On les tua et on jeta leurs cadavres à la rivière. Mais, à la nuit, de nouveaux iguanes arrivèrent en masse. Le matin, les Singapourans les tuaient, la nuit il en revenait autant; tellement que l'endroit devint putride par la multitude de leurs cadavres. Ce lieu se nomme encore *Biaouak-bousok :* « les Iguanes pourris ».

Le roi Iskender-Chah partit et s'en vint

en un autre endroit où il fit construire un fort. Ce qu'on élevait le jour, la nuit était renversé. L'endroit en a gardé le nom de Kota-bourok : « le Fort ruiné ».

Partant de là, le roi s'avança dans l'intérieur pendant plusieurs jours et arriva à Saning-Oudjong. Il trouva ce lieu agréable et y fit rester un *mantri* (ministre). De là vient que Saning-Oudjong est encore aujourd'hui le séjour d'un mantri.

Puis le roi revint vers le rivage, auprès d'une rivière au bord de la mer. La rivière se nommait Bartam. Iskender-Chah fit halte au pied d'un arbre très-touffu. Puis il se mit en chasse Son chien, courant après le gibier, fut frappé du pied par une petite gazelle blanche *(pélendouk)* et tomba dans l'eau. Sur quoi le prince s'écria : « Voilà un lieu qui doit être excellent, puisque les petites gazelles mêmes y sont vaillantes. Il conviendrait d'y bâtir une ville. » Et tous les Grands de dire : « Sa Majesté a raison. »

Le roi donna donc ses ordres pour la construction d'une ville en ce lieu. Il de-

manda : « Comment s'appelle l'arbre contre lequel nous nous sommes appuyés ? » — « C'est répondit-on, l'arbre *Malaka*. — Eh bien! dit-il, que Malaka soit le nom de la ville. » Le prince s'établit à Malaka. Il avait vécu trente-deux ans à Singapoura, jusqu'à la prise de cette ville par les Javanais. Il vécut encore trois ans à Malaka, puis mourut, par suite des vicissitudes de ce monde, et eut pour successeur son fils Radja Besar Mouda.

Ce prince gouverna avec justice. Il règla l'étiquette de la cour. C'est lui qui, le premier, établit un ministre (maîtres des cérémonies) pour diriger les gens qui venaient au Balérong, et quarante *bantaras* (hérauts) qui se tenaient debout sur l'estrade au dessous du trône pour transmettre les ordres du roi et pour porter au roi les paroles du public. Il constitua parmi les fils des Grands un corps de *bedaouenda* (jeunes pages) servant de messagers royaux et portant en tout lieu, en toute circonstance, tout l'équipage royal.

Ce prince eut trois fils, Raden Bagousa,

Raden Tengah et Raden Anouma, qui tous épousèrent des filles du Bandhara Toun Parapatih Toulous. A la mort de celui-ci, Raden Bagousa prit ses fonctions avec le titre de Toun Parapatih Permouka Berdjadjar.

Lorsque, par suite des vicissitudes du monde, le roi Bessar Mouda mourut, son fils Raden Tengah lui succéda. Celui-ci eut un fils appelé Radja Ketchil Bessar, qui à sa mort, fut son successeur. Radja Ketchil Bessar, fut juste et veilla aux intérêts de ses sujets. Nul en son temps, parmi les rois du monde, ne l'égalait en libéralité. Et la ville de Malaka devint grande, bien peuplée, le rendez-vous des marchands.

Ce roi épousa une fille de Toun Parapatih Permouka Berdjadjar et en eut deux fils, Radja Ketchil Mambang et Radja Makat. Il régnait depuis un certain temps, lorsque, une nuit, il rêva qu'il était en présence du glorieux Prophète de Dieu, sur qui soit le salut! Et le Prophète lui disait : « Récite les paroles du *Témoi-*

gnage. » Et Radja Ketchil Bessar fit ce qu'ordonnait le Prophète. « Que ton nom soit sultan Mohammed, dit le Prophète. Demain, au moment de l'*asr* (après-midi), arrivera un navire de Djedda, dont les hommes descendront pour prier sur le rivage de Malaka. Suis bien toutes leurs prescriptions. » — « Oui, seigneur, répondit le prince, j'obéirai à votre parole. » Et le Prophète disparut.

Le jour venu, le roi s'éveilla. Il sentit sur son corps une odeur de nard et vit qu'il portait les marques de la circoncision. « Il est clair, pensa-t-il, que mon rêve ne vient pas de Satan. » Et sa bouche se mit à réciter sans relâche les paroles du Témoignage.

Les dames d'honneur qui étaient dans le palais furent bien surprises d'entendre le roi parler ainsi. Et la reine dit : « Est-ce que le roi a été touché par Satan, ou bien a-t-il perdu l'esprit? Hâtons-nous d'avertir le Bandhara. »

Les suivantes coururent prévenir le Bandhara. Il vint à l'instant, entra dans

le palais et vit le roi qui ne cessait de répéter les paroles du Témoignage. « Quelle est cette langue, dit le ministre, dans laquelle parle le roi? — Cette nuit, dit le roi, j'ai rêvé que j'étais en présence du glorieux Prophète. » Et il fit connaître son rêve au Bandhara. « Si votre rêve n'est pas une illusion, dit celui-ci, quel en est le signe? — Le signe, dit le prince, c'est que je me trouve comme si j'avais été circoncis. Voilà qui prouve que j'ai vraiment vu en rêve le Prophète de Dieu. De plus, le Prophète m'a dit : « Aujourd'hui, à l'asr, arrivera un navire de Djedda dont les gens descendront pour prier sur le rivage de Malaka; suivez toutes leurs prescriptions. »

Le Bhandara fut surpris en voyant le roi tel que s'il avait été circoncis. « Vraiment, dit-il, s'il arrive un navire à l'heure dite, c'est que votre rêve est une vérité. S'il n'en arrive point, c'est que Satan aura troublé votre esprit. » Le roi répliqua : « Mon père a raison. » Et le Bandhara retourna en son logis.

Or, à l'heure de l'asr, il arriva un navire de Djedda qui jeta l'ancre. Le Maître descendit à terre. Il se nommait Sidi Abd-el-Aziz. Il fit sa prière sur le rivage de Malaka. Les habitants étonnés du spectacle disaient : « Pourquoi celui-là se tient-il tantôt accroupi, tantôt prosterné? » Et pour le voir, les gens se pressaient, ne laissant pas une place vide et faisant grand tumulte. Le bruit en vint au palais, et le roi, montant sur un éléphant, sortit à la hâte, accompagné des Grands. Il vit le Maître faisant les cérémonies de sa prière, tout cela en accord évident avec le rêve. « C'est exactement comme dans mon rêve », dit-il au Bandhara et aux Grands.

Quand le Maître eut achevé de prier, le roi fit accroupir son éléphant, sur lequel il prit le Maître avec lui et l'emmena au palais. Le Bandhara et les Grands se firent tous musulmans, en même temps que, sur l'ordre du prince, toute la population, hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux, embrassaient aussi la religion musulmane.

Le Maître apprit au roi les cérémonies de la prière et lui donna le nom de sultan Mohammed-Chah. Le Bandhara reçut le titre de Sri Ouaq Radja, c'est-à-dire oncle paternel du roi, ce qu'il était en effet; et c'est là le premier titre du Bandhara.

Raden Anouma devint premier ministre avec le titre de Sri Amar di-Radja. Toun Parapatih Bessar, fils de ce Toun Parapatih Permouka Berdjadjar qui avait été le premier Bandhara du fils de Sri Tri Bouana nommé Radja Ketchil Mouda, fut fait Panghoulou Bendahari avec le titre de Sri Nara di-Radja. Il épousa la fille du Bandhara et en eut une fille nommée Toun Rana Sendari.

Sultan Mobammed régla le cérémonial de la cour. Le premier, il défendit l'emploi du jaune pour les vêtements des personnes étrangères à la cour, pour les mouchoirs, les bordures de rideaux, les taies d'oreillers, les matelas, les enveloppes de toute espèce, les ornements de toute nature, ainsi que pour la décoration des maisons. De plus, on ne permit l'usage que de trois

sortes de vêtements, le *kaïn,* le *badjou* et le *destar*. Il fut interdit de faire des maisons avec des saillies, soutenues sur des piliers suspendus sans porter à terre (balcons), non plus qu'avec des piliers dépassant la toiture, ou avec des belvéders (sur les maisons). Les *prahos* ne purent avoir de fenêtres sur le devant. Défense de porter des agrafes ou des ornements d'or au *kris*.

Nulle personne étrangère à la cour ne put avoir des anneaux d'or aux chevilles, ni des *karontchongs* d'or (bracelets à cliquetis) à tête d'argent. Nul, sans une autorisation royale, n'avait le droit de porter sur ses vêtements de dorure d'aucune sorte. Mais l'autorisation une fois accordée, on en pouvait porter indéfiniment. Lorsqu'un homme se présentait au palais, s'il n'avait un vêtement retombant au-dessous de la ceinture, si son kris n'était attaché par devant, s'il n'était vêtu d'un *sabei*, il n'était point admis, quelle que fût sa distinction. Si quelqu'un entrait avec son kris attaché par derrière, l'huissier le lui arrachait.

Telles étaient autrefois les interdictions des rois malais. Quiconque les transgressait était coupable de lèse-majesté et condamné à une amende royale de un à cinq *katis*.

Les parasols blancs étaient en plus haute estime que les parasols jaunes, parce qu'ils se voient de plus loin. C'est pourquoi les premiers avaient le pas sur les seconds : les blancs étaient pour le roi, les seconds pour les princes.

Aux audiences royales, le Bandahara, le Panghoulou Bendahari, le Témonggong, les ministres, les Grands et les *sida-sida* (officiers gardes du corps) se tenaient dans le *sri-balei* (au milieu de la salle) ; les princes étaient sur les côtés, à droite et à gauche ; les jeunes *sida-sida* étaient placés parmi les *bantaras* (hérauts), et les jeunes *houloubalangs* debout sur le *tépakan-balei,* portant l'épée sur l'épaule.

Le chef des Bantaras de gauche était pris parmi les descendants des ministres en position de devenir *Bandahara, Panghoulou Bendahari*, *Témonggong;* et le chef

des Bantaras de droite, parmi les descendants des Houloubalangs qui pouvaient être *Laksamana* et *Sri Bidja di-Radja*.

Les Houloubalangs se tenaient tous dans le *sélasar-balei* (galerie de côté); ceux qui portaient le titre *Sang Séti* pouvaient devenir Sri Bidja di-Radja; quiconque avait celui de Sang Gouna pouvait être nommé *Laksamana*, et enfin le titre de *Toun Pekrama* permettait d'arriver à celui de Bandahara. Lorsqu'on présentait ses respects à Sa Majesté, après les grands ministres venaient d'abord les chefs des Bantaras, au nombre de quatre ou cinq, ensuite les sida sida assis dans le sri-balei. Les *Nakhoda-tchampa* d'élite se tenaient dans la même partie de la salle, et les jeunes seigneurs de distinction prenaient place dans le sélasar-balei.

Les objets à l'usage du roi, tels que le crachoir, l'aiguière pour les ablutions, l'éventail et autres objets semblables n'avaient point de place fixe, excepté le plateau à bétel et l'épée qu'on tenait à droite et à gauche du souverain ; c'était le Laksamana

ou le Sri Bidja di-Radja qui portait l'épée royale sur l'épaule.

A l'arrivée et au départ d'un ambassadeur, les serviteurs du roi apportaient du palais des plats et des bassins qui étaient reçus par le chef des Bantaras et déposés auprès du Bandahara. On donnait un plat et une écharpe *tétampan* au porteur de la lettre. Si la missive venait de Pasey ou de Harau, elle était reçue avec tout l'appareil royal, tambour, flûte, trompette, timbale et deux parasols blancs contigus. Mais le *madali* (clairon) ne figurait pas à cette réception. Les ministres précédaient l'éléphant (porteur de la missive), les Bantaras le suivaient avec les sida-sida. La lettre était portée par le chef des Bédaouenda, et on attachait l'éléphant à l'extrémité du Balei. Car les rois de ces deux pays étaient égaux en grandeur au roi de Malaka. Plus jeunes ou plus âgés, tous s'envoyaient le *salam*.

Parvenue à la salle d'audience, la lettre était reçue par l'*houloubalang Asal,* c'est-à-dire par le chef des hérauts de droite, le

chef des hérauts de gauche était chargé de transmettre les paroles du roi à l'ambassadeur, et celui de droite transmettait les réponses.

Si le message venait d'un autre pays que Pasey et Harau, on supprimait une partie des hommes. Le cortège comprenait seulement le tambour, la flûte et un parasol jaune, on prenait, suivant les convenances, tantôt un éléphant, tantôt un cheval, et on faisait halte en dehors de la première porte extérieure. Le message venait-il d'un souverain plus considérable, on employait la flûte et deux parasols, l'un blanc et l'autre jaune; l'éléphant franchissait la porte extérieure. Car jadis l'entrée royale comprenait sept enceintes.

A son départ, l'ambassadeur recevait un vêtement complet, fut-ce même un simple ambassadeur de Rakan. Le même cadeau était offert à nos propres ambassadeurs au moment de leur départ.

Lorsque le roi conférait un titre, il donnait audience dans le balérong. Voici quelle était l'étiquette. On envoyait quérir

le récipiendaire par un personnage de haut rang si l'homme était un *per-sri-an,* par un simple individu si l'homme était un *per-sang-an,* par une personne de condition moyenne, si c'était un *per-touan-an.* Suivant que l'exigeait son rang, on l'amenait à éléphant, à cheval ou simplement à pied, avec parasol, tambour et flûte. Il y avait des parasols verts, des parasols bleus, des parasols rouges. Les plus nobles étaient les jaunes et les blancs qui, avec les timbales, étaient le comble de la distinction. Les jaunes avec la trompette étaient aussi fort distingués, c'étaient les parasols des princes et des plus grands personnages. Les parasols violets, rouges, verts étaient ceux des Sida-Sida, des Bantaras et des houloubalangs. Les parasols bleus et noirs servaient pour toute personne appelée à recevoir un titre.

Lorsque le personnage arrivait au palais, il était retenu à l'extérieur. On donnait lecture devant le roi d'une pièce fort belle. C'était un descendant de Batl qui s'acquittait de cet office. La pièce lue, on

la portait au dehors. Celui qui la recevait était de la famille du récipiendaire. Avec cette pièce, on apportait une écharpe *tétampan* dont le lecteur paraît le récipiendaire qu'il introduisait ensuite dans la salle. Là, une natte était étendue pour le faire asseoir à l'endroit qu'il plaisait au roi de désigner.

Alors arrivaient les vêtements. Pour un personnage promu au rang de bandahara, il y avait cinq plateaux : un pour le *badjou*, un pour le *kaïn,* un pour le *destar,* un pour le *sabei,* un pour le ceinturon. Les fils de radjas et les grands officiers militaires avaient quatre plateaux seulement, et point de ceinturon ; les Bantara, Sida-Sida et houloubalangs, trois plateaux, pour le kaïn, le badjou et le destar. Tel n'avait qu'un seul plateau pour tout le vêtement ; tel autre, point de plateau, mais un kaïn, un badjou et un destar de couleur bleue. Les serviteurs du roi chargés de ces vêtements approchaient du récipiendaire et les lui mettaient sur le cou. Il croisait les bras sur les épaules (pour les

retenir) et on le conduisait dehors. L'étiquette en cela était la même pour les ambassadeurs gratifiés d'un vêtement, chacun suivant les droits de son rang. Le vêtement arrivé, le récipiendaire s'habille au dehors, puis il rentre. On le pare du *patam* (fronteau) et des bracelets, car tout homme qui reçoit un titre porte des bracelets, chacun suivant sa dignité : les uns ont des bracelets en forme de dragon, avec des amulettes; d'autres des bracelets de pierreries, d'autres d'émail bleu, d'autres d'argent; ceux-ci en portent aux deux poignets, ceux-là à un seul. Le récipiendaire ainsi paré va s'incliner devant le roi ; puis il s'en retourne, accompagné suivant son rang, ou bien par la personne même qui l'est allé quérir. Le cortège va tantôt avec tambour et flûte seulement, tantôt avec trompettes ou timbales, parfois avec parasol blanc; mais le parasol blanc était un honneur rare, ainsi que les timbales; car le parasol jaune et la trompette étaient déja bien difficiles à obtenir en ce temps-là.

Les jours de fête, lorsque le roi sortait

en palanquin, le *panghoulou bendahari* prenait la tête du palanquin à droite et le *laksamana* à gauche; deux *mantri* tenaient par derrière, et la chaîne partant des pieds du roi était entre les mains du Sri Bidja di-Radja. En tête, devant le souverain, marchaient les Bantaras et les houloubalangs, chacun suivant leur charge. Des gens à pied, aussi devant le roi, portaient les insignes royaux; les piques royales étaient à droite et à gauche. Les Bantaras avaient l'épée sur l'épaule; devant eux marchaient des gens armés de lances.

Devant le roi était le *Tchaugan* précédé du gong, du tambour et de tous les instruments de musique, timbales à droite, trompettes à gauche. Durant la marche, la droite avait la prééminence; pendant les haltes, c'était la gauche. Il en était de même dans les cas où on frappait le *noubat*. Devant le roi marchaient les gens du commun : en tête, les lances ornées de queues de vache, plus avant, les engins de guerre, précédés des instruments de musique de tout espèce. Le Bandahara venait

derrière le roi avec le Cadi, les Grands et les vieux Mantri.

Si le roi montait un éléphant, le *Témonggong* se tenait à la tête de l'animal; le Laksamana ou le Sri Bidja di-Radja suivait portant l'épée royale sur l'épaule. Quand le noubat figure dans la cérémonie, les Grands sont à droite du tambour, les gens du commun à gauche.

Ceux qui touchent au bétel du noubat sont d'abord les Princes, le Bandahara, le Panghoulou Bendahari, le Témonggong, les quatre Mantri, le Cadi, le Fakih, le Laksamana, le Sri Bidja di-Radja, les vieux Sida-Sida, puis tous ceux que le roi désigne, ainsi que les Tchatria. La cérémonie du noubat n'a lieu qu'en présence du Bandahara; s'il est absent, on n'offre pas le bétel du noubat, alors même que les Princes s'y trouveraient.

Lorsque le roi donne une fête, c'est le Panghoulou Bendahari qui ordonne tout à l'intérieur, fait étendre les nattes, orner le Balérong et placer les tentures des plafonds. C'est lui qui veille aux repas et

fait les invitations; car les serviteurs du roi, ses bendahari, les percepteurs des revenus royaux dans le pays, le receveur du port dépendent tous de l'administration du Panghoulou Bendahari. Il fait donc appeler les invités et le Témonggong les range. Dans la salle, les convives mangent tous à quatre par plat, jusqu'au bas de l'estrade. Si quelqu'un manque sur les quatre, les autres mangent à trois, à deux, ou même un tout seul, car il n'est pas permis à ceux du bas de monter pour compléter le nombre. Le Bandahara mange seul ou au même plat que les Princes.

Telle était autrefois l'étiquette à Malaka. Il y avait encore bien d'autres règles; mais à les dire toutes on lasserait l'attention des auditeurs.

Au mois de ramadhan, à la vingt-septième nuit, tandis que le jour brillait encore, on allait en cérémonie faire les adorations à la mosquée. Le Témonggong était à la tête de l'éléphant. On portait d'abord en cérémonie à la mosquée le plateau à bétel, les insignes royaux et le tambour.

La nuit venue, le roi partait pour la mosquée suivant le cérémonial des jours de fête, faisait la prière des Parfums et s'en retournait. Le lendemain, le Laksamana apportait en cérémonie le turban, car les rois malais avaient coutume de se rendre à la mosquée en turban *tengkoulouk*, en badjou et en sarong. Ces vêtements étaient interdits aux noces, sauf permission expresse. Il était défendu aussi de se vêtir à la mode hindoue; seules, les personnes qui avaient depuis longtemps ce costume étaient autorisées à le porter à la prière et aux noces.

Les jours de fête, petite ou grande, le Bandahara et les Grands venaient se réunir dans le palais, et le Panghoulou Bendahari amenait en pompe le palanquin. Dès qu'on le voyait paraître, les personnes assises dans le Balei descendaient et se tenaient rangées debout. Sept fois on battait le tambour *sarama,* et après chaque batterie la trompette sonnait. Après la septième, le roi partait sur un éléphant et venait à l'estrade (dressée à cet effet) sur laquelle il montait. A sa vue, tous les assistants s'ac-

croupissaient à terre, sauf le Bandahara qui montait à l'estrade pour le recevoir. Le palanquin était approché, le roi s'y plaçait, et on partait pour la mosquée suivant le cérémonial marqué plus haut.

Telle était jadis l'étiquette chez les rois malais. Tel je l'ai appris, tel je le rapporte. Si je commets quelque erreur, je désire être repris par quiconque aura prêté attention à ce récit, et j'implore l'indulgence du lecteur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE





NOTES



1. *Page 2.* — Les historiens orientaux admettent qu'il a existé deux grands personnages du nom d'*Iskender Dhou'l-qarnéin :* l'un est notre Alexandre-le-Grand, roi de Macédoine; l'autre lui serait antérieur d'un nombre indéterminé de siècles. Le surnom *Dhou'l-qarnéin,* c'est-à-dire « qui a deux cornes », a été donné à l'un et à l'autre à cause, dit-on, de leurs vastes conquêtes qui embrassaient l'Orient et l'Occident, les deux *cornes* du monde.

2. *Page 2.* — Beaucoup des titres de fonctionnaires royaux cités dans cet ouvrage sont d'origine hindoue. *Perdana-mantri* est le sanscrit *pradâna-mantri* « principal conseiller, premier ministre ».

3. *Page 3.* — *Khidar* (ou *Khidlar*, suivant la prononciation vulgaire des Malais) est le personnage légendaire que les Arabes nomment *Khidhr* ou *Khedhir,* prophète, ministre, conseiller ou général d'armée d'Iskender Dhou'l-qarnéin.

4. *Page 3.* — « Le ministre lui donna le *salam* », c'est-à-dire le salua suivant la formule musulmane, qui, dans la pensée de l'auteur, devait être aussi, avant Mahomet, celle des sectateurs de la religion d'Abraham.

5. *Page 6.* — Le terme *ouali,* patron, protecteur, ami, est arabe, comme le nom de la princesse qui signifie « Nouvelle-Lune ».

6. *Page 6.* — « Tous se mirent à répandre de l'or, etc. » Cette cérémonie qui termine le mariage est le *nithar* des Arabes avant Mahomet, (de *nathar*, répandre, éparpiller).

7. *Page 13.* — Le numératif sanscrit *laksa,* cent mille, a passé chez les peuples de l'Archipel indien avec le sens de « dix mille » bien qu'il ait gardé son ancienne valeur dans l'Inde, où un *lak* de roupies, comme on sait, représente cent mille roupies.

8. *Page 16.* — Le *Lalang (Imperata arundinacea)* est une plante du genre *canamelle* (assez voisin du roseau), à feuilles longues et coupantes, dont la fleur est revêtue d'un duvet cotonneux.

9. *Page 20.* — *Pilo* est le malais *praho,* prononcé à la chinoise, avec la permutation en *l* du *r* inconnu à cette dernière langue. (Dulaurier.)

10. *Pages 22 à 25.* — On remarquera que,

dans cette légende d'un voyage sous la mer, les noms du roi *Aqtab-al-ard,* de sa fille *Mahtab-al-bahri* et du cheval *Paras* (pour *Farasl-al-bahri* sont purement arabes.

11. *Page 27.*— J'ignore qui est ce Sidi Hamza.

12. *Page 30.* — La partie de ce récit que nous mettons entre crochets est empruntée à une variante prise par M. Dulaurier dans un manuscrit autre que celui qui a servi de base à son texte.

13. *Page 31.* — *Bezoar* est la corruption d'un terme persan qui signifie chasse-poison, antidote (voir mon *Dictionnaire étymologique des mots d'origine orientale).* Il s'est spécialement appliqué à une grande concrétion pierreuse qui a donné lieu à bien des fables. « Quelques auteurs arabes, dit d'Herbelot, citant le dictionnaire persan et turc de Lutf Allah-Halimi, quelques auteurs arabes ont cru que cette pierre se trouvait dans les mines, et d'autres dans la tête de certains serpents; mais les plus habiles ont écrit, ce qui a été depuis confirmé par les relations de plusieurs voyageurs, qu'elle se forme dans le coin des yeux des cerfs qui ont mangé des serpents, où grossissant peu à peu et par croûte, dont l'une couvre l'autre, elle se détache d'elle-même, lorsqu'elle est arrivée à un certain poids et tombe dans les sables des campagnes de la Chine et du Tobut ou Tebet. Sa propriété est d'attirer le venin d'une playe qui en est infectée : car, lorsque vous l'en approchez, elle s'y attache d'elle-même; et après

avoir tiré ce qu'elle en peut prendre, elle s'en décharge dans de l'eau où on la trempe. Après ce premier essai, on l'applique de nouveau à la playe, où elle continue de faire son effet jusqu'à ce qu'elle soit complètement guérie. » *(Bibliothèque orientale, à l'article Badzeher.)*

Le texte malais ne porte point le terme *bezoar,* mais son équivalent *koumala,* dont le sens ordinaire est « pierre précieuse ».

14. *Page 32.* — L'expression malaise que nous traduisons par chrysocale est *tembaga souasa. Tembaga* « cuivre » est notre mot *tombac.*

15. *Page 39.* — Chez les Malais, les fêtes qui accompagnent les grandes cérémonies se nomment *djaga,* veilles, parce que ces fêtes durent jour et nuit sans interruption, depuis le premier jour jusqu'au dernier.

16. *Page 39.* — L'expression *sida-sida* (du sanscrit *siddha,* un saint homme) désigne les officiers spécialement chargés de la garde du roi.

17. *Page 40.* — *Mangkoboumi*, littéralement « gouverneur du monde », du malais *mangkou,* gouverneur, , et du sanscrit *bhoûmi*, la terre. Mangkou est un dérivé de *pangkou,* giron : celui qui tient dans son giron, qui gouverne.

18. *Page 41.* — Le *bahra* ou *bahar* (du sanscrit *bhar,* porter, *bhara,* poids, fardeau) est une unité de poids fort usité dans le commerce de

tout l'Orient. Sa valeur paraît très-variable suivant les pays et suivant les marchandises. Le *Dictionn.* de l'abbé Favre, auquel nous renvoyons, donne des évaluations qui s'étendent de 150 kilogr. à 600.

19. *Page 46.* — *Batara* est un terme d'origine hindoue (en sanscrit *bhattara*, vénérable) qui a été appliqué aux dieux et aux rois. Dans le présent ouvrage, il semble spécialement réservé au souverain de Medjapahit. *Ratou, Ratao,* est un titre javanais qui se donne aux rois, aux princes ou princesses, et correspond à peu près à *radja*.

20. *Page 47.* — *Permisouri* est un titre qu'on peut interpréter « gracieuse reine » : *permei*, joli, gracieux, et *souri* (en sanscrit *Çauri*) reine, maîtresse.

21. *Page 50.* — *Sampan* est un terme chinois signifiant littéralement « trois planches ». L'expression est usitée dans tout l'extrême Orient pour désigner une très-petite embarcation.

22. *Page 61.* — *Balei* ou *Balei-rouang*, dont les Européens ont fait *balérong*, désigne la salle publique où se donnent les audiences. *Balei* est le sanscrit *valaya,* clôture, enceinte ; et *rouang*, en malais, marque l'espace compris entre les quatre piliers qui soutiennent une maison.

23. *Page 76.* — *Hantou* venant du sanscrit

où il signifie « mort » correspond comme sens à notre mot « revenant ». Chez les Malais, c'est généralement un mauvais génie, un esprit malin.

24. *Page 78.* — *Raden,* titre honorifique généralement réservé aux personnes d'origine royale ou aux descendants des grands personnages.

25. *Page 78.* — Le *Kampas* ou *Kempas* est un arbre qui fournit un bois très-dur, fort propre à la charpente.

26. *Page 79.* — Le *Kaladion* ou *Caladion* de nos naturalistes est un genre de plantes de la famille des Aroïdées, voisin du Gouet. Il renferme plusieurs espèces comestibles, entre autres le *Caladium Sagittatum,* bien connu sous le nom de *chou caraïbe.* D'autre espèces sont cultivées dans les jardins d'agrément pour la beauté de leur feuillage ou la suavité de leur parfum.

27. *Page 90.* — Au sujet des fourmis grosses comme des chats, je prie le lecteur de se reporter à la note 56 de ma traduction des *Merveilles de l'Inde* (collection Jannet-Picard), et à un article que j'ai donné au *Journal de la Jeunesse* (année 1874, tome II, p. 155 et suiv.).

28. *Page 91.* — *Samoudra,* d'où vient sans doute le nom de *soumadra* ou *Sumatra* donné à l'île tout entière, signifie en malais, comme en sanscrit, l'océan, la mer. Nous ne saurions

dire en quelle langue, ce mot aurait le sens de « grosse fourmi », indiqué par notre auteur.

29. *Pages 92 et 93.* — *Fasouri. Lamiri.* Au sujet de ces noms de pays on peut voir les notes que j'ai insérées dans ma traduction des *Merveilles de l'Inde.*

30. *Page 96.* — Le *Djambou,* que nous appelons *Jambose,* est l'arbre qui produit le fruit connu sous le nom de pomme de rose (voir l'art. Jambose dans mon *Dictionn. Etymol.*, p. 142).

31. *Page 115.* — Le *Pandan* ou *Pandanus,* vulgairement nommé *Baquois* ou *Vaquois* est le type d'une famille d'arbres voisine des Palmiers. Le *Baquois odorant,* haut de 3 à 4 mètres, produit des fleurs d'un parfum exquis très-persistant; le *Baquois comestible* donne des fruits, et ses feuilles longues et fibreuses servent à la confection de nattes et de cordages.

32. *Page* 122. — L'arbre *Malaka* est le myrobalan qui fournit la matière pharmaceutique autrefois connue sous le nom d'Emblic ou *Amblique* (voir l'article *Emblic* dans mon *Dictionn. Etymolog. des mots d'origine orientale.,* p. 109).

33. *Page 123.* — Les paroles du *témoignage,* c'est-à-dire l'acte de foi des musulmans : « *La ilah illa Allah, Mohammed raçoul Allah,* Il

n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, Mahomet est le prophète d'Allah. »

34. *Page 128.* — *Kaïn* est le terme générique pour « tissu, étoffe », et par suite « vêtement ». Ici ce mot parait désigner spécialement le *Kaïn-Sarong* « habit-fourreau », qui est le vêtement ordinaire des Malais, consistant en un large sac ouvert aux deux bouts, qu'on met autour du corps comme un jupon, en le serrant à la ceinture.

Le *badjou* est une sorte de par-dessus, très-court pour les jeunes gens, plus ou moins long pour les hommes.

Quant au *destar* (mot emprunté au persan), c'est un mouchoir roulé autour de la tête en guise de turban.

35. *Page 128.* Le *sabei*, vêtement de dessus commun aux deux sexes, est une sorte de grand gilet orné de boutons.

36. *Page 133.* — *Per-sri-an*, c'est-à-dire celui qui a le titre de *Sri*, mot d'origine hindoue signifiant « saint, vénérable, glorieux ». De même *Per-sang-an* et *Per-touan-an*, ceux qui ont les titres de *Sang*, de *Touan*.

37. *Page 136.* — *Tchaugan* est le mot persan *tchaukan* (d'où vient notre *chicane;* voir mon *Dictionn. Etymolog.*, p. 93), et signifie chez les Malais « pique, lance ». Ici on peut croire que ce terme désigne l'étendard royal, à moins qu'on

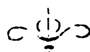
ne le regarde comme un collectif [illegible] un groupe d'hommes armés d'une façon [illegible].

38. *Page* 136. — Le [illegible] tambour de grande cérémonie qui ne se [illegible] les occasions solennelles. Le mot [illegible] arabe, avait passé dans notre langue [illegible] âge, et se disait du tambour [illegible]

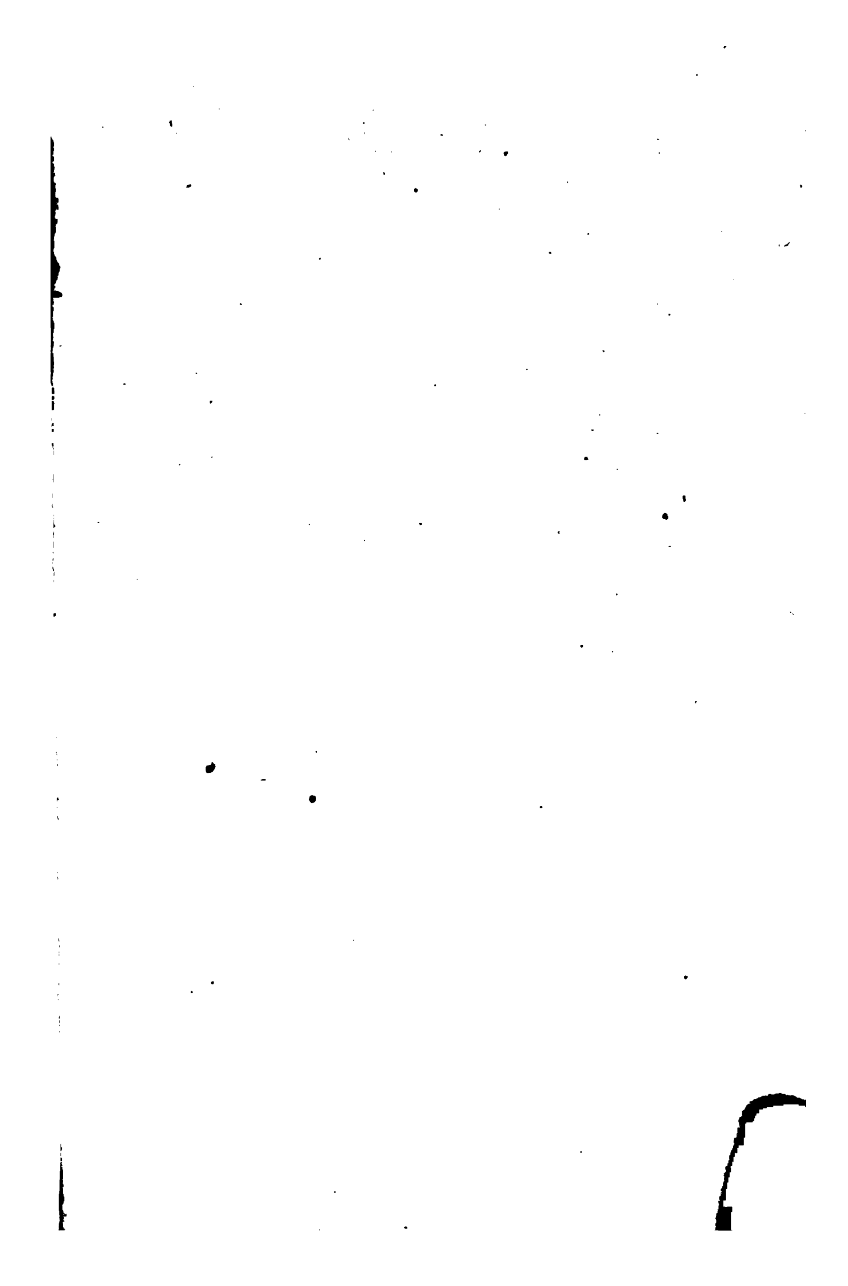
39. *Page* 137. — Le *temenggong* [illegible] officier de haut rang; à une certaine [illegible] c'était le commandant en chef de l'armée [illegible] la flotte, le grand-amiral.



TABLE



LE PUY, IMPRIMERIE DE M.-P. MARCHESSOU



BIBLIOTHÈQUE

ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

I. — *Les Religieuses bouddhistes,* depuis Sakya Mouni jusqu'à nos jours, par MARY SUMMER. Avec introduction par PH. ED. FOUCAUX. 1 vol. in-18.......... 2 fr. 50

II. — *Histoire du Bouddha Sakya Mouni,* depuis sa naissance jusqu'à sa mort, par MARY SUMMER. Avec préface et index par PH. ÉD. FOUCAUX. 1 vol. in-18.......... 5 fr.

III. — *Les Stances érotiques.* morales et religieuses de Bhartrihari, traduites du sanscrit par P. REGNAUD. In-18.......... 2 fr. 50

IV. — *La Palestine inconnue,* par CLERMONT-GANNEAU. 1 vol in-18.......... 2 fr. 50

V. — *Les plaisanteries de Nasr-Eddin-Hodja.* Traduit du turc par J.-A. DECOURDEMANCHE. 1 vol. in-18.......... 2 fr. 50

VI-IX. — *Le Chariot de terre cuite* (Mricchakatika), drame sanscrit du roi Soudraka. Traduit en français, avec notes, etc, par P. REGNAUD. 4 volumes in-18.......... 10 fr.

X. — *Iter persicum* ou description du voyage en Perse entrepris en 1602 par. Etienne Kakasch de Zalonkemeny, ambassadeur de l'empereur Rodolphe II, à la cour du grand-duc de Moscovie et près de Chah Abbas, roi de Perse. Relation rédigée en allemand par Georges Tectander von der Jabel. Traduction publiée et annotée par CH. SCHEFER. In-18 avec portrait et carte.......... 5 fr.

XI. — *Le Chevalier Jean,* conte magyar, par Alexandre Petœfi, suivi de quelques pièces lyriques du même auteur, traduit par A. DOZON, consul de France. In-18.......... 2 fr. 50

XII. — *La poésie en Perse.* par C. BARBIER DE MEYNARD, professeur au Collége de France. In-18.......... 2 fr. 50

XIII. — *Voyage de Guillaume de Rubrouck en Orient,* publié par DE BACKER. In-18.......... 5 fr.

XIV. — *Malavika et Agnimitra,* drame sanscrit, traduit par PH. ED. FOUCAUX In-18.......... 2 fr. 50

XV. — *L'islamisme,* son institution, son état présent, son avenir, par le docteur PERRON; publié et annoté par A. CLERC, interprète de l'armée d'Afrique. In-18.......... 2 fr. 50

XVI. — *La Piété filiale en Chine,* textes traduits du chinois, avec introduction, par P. DABRY DE THIERSANT. In-18, avec 25 grav. d'après les originaux chinois.......... 5 fr.

XVII. — *Contes et légendes de l'Inde ancienne,* par MARY SUMMER, avec introd. par PH. ED. FOUCAUX. In-18.......... 2 fr 50

XVIII. — *Galatée,* drame grec, en cinq actes, en prose, de BASILIADIS, publié, traduit et annoté par le baron D'ESTOURNELLES DE CONSTANT. In-18.......... 5 fr.

XIX. — *Théâtre Persan,* choix de Téaziés ou drames traduits pour la première fois du persan, par A. Chodzko. In-18.......... 5 fr.

XX. — *Mille et un Proverbes turcs,* recueillis, traduits et mis en ordre par J.-A. DECOURDEMANCHE. In-18.......... 2 fr. 50

XXI. — *Le Dhammapada,* avec introduction et notes, par F. HÛ, suivi du *Sûtra en 42 articles.* avec introduction et notes, par LÉON FEER. In-18.......... 5 fr.

XXII. — *Légendes et traditions historiques de l'archipel indien,* par L. MARCEL DEVIC. In-18.......... 2 fr. 50

LE PUY, TYP. MARCHESSOU, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23